

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Les Hommes du jour, partie 7 (n° 24-33), Bruxelles, 1895-1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

Le prochain numéro contiendra le portrait et la biographie de M. Eugène ROBERT



Jean VOLDERS

Publiciste et Fondateur du Parti Ouvrier

Jean VOLDERS

PUBLICISTE & FONDATEUR DU PARTI OUVRIER

Il y a quelques jours, nous lisions dans *le Peuple*:

“ Les nouvelles de Jean Volders sont mauvaises.

„ Depuis quelques jours, l'état de notre ami s'est considérablement aggravé.

„ La maladie est arrivée à sa dernière période „

Nous ne pouvons laisser partir cet homme sans essayer de retracer brièvement les services qu'il a rendus à son parti par ses qualités d'organisateur, son talent de parole et la sincérité de ses convictions.

Jusque l'âge de trente ans, Jean Volders fit partie du parti libéral progressiste et combattit toujours ardemment le parti doctrinaire.

Employé à la Banque nationale, il reçut un jour l'ordre de choisir entre le maintien de sa place et ses opinions politiques. Jean Volders n'hésita pas, il jeta sa démission à la face de ses chefs.

C'est alors qu'il entra comme rédacteur au journal progressiste le *National belge* où, sous l'inspiration de Jules Wilmart, il mena avec César De Paepe, Ch. Delfosse, Henri Peclers, Van Caubergh, une ardente campagne républicaine, qui fit à cette époque un bruit énorme.

Le gouvernement se vengea en expulsant le directeur et les rédacteurs français du journal qui dut disparaître quelque temps après.

C'est alors que Volders et ses amis fondèrent un journal hebdomadaire, *la République*, qui n'eut que quelques numéros et qui fusionna avec *la Voix de l'Ouvrier*, de Louis Bertrand, pour devenir le journal *le Peuple* à deux centimes, qui se fit, avec Volders et Tabarant comme rédacteurs, l'organe quotidien de la démocratie socialiste et obtint tout de suite le succès que l'on sait.

Jean Volders, qui s'était fait inscrire comme membre de la ligue ouvrière bruxelloise, était définitivement acquis au socialisme.

Chacun sait dans le monde ouvrier quelle part il a prise à toutes les manifestations du socialisme belge et du socialisme international. Il fut mêlé à toutes les grandes grèves, fut le principal organisateur des manifestations monstres qui eurent lieu à Bruxelles en faveur du suffrage universel et qui eurent pour

conséquence de rendre la crise revisionniste plus aigue et d'en précipiter le dénouement.

Si les ouvriers belges sont aujourd'hui quelque chose dans le pays, s'ils ont obtenu une part de leurs droits politiques, on peut dire qu'ils le doivent en partie à Jean Volders, à son habileté politique, à son énergie, à son travail de propagande et d'agitation constante.

L'année dernière, Jean Volders, poursuivi en cours d'assises pour un article de journal, fut acquitté aux applaudissements de tous.

La magistrature, à l'aide d'une phrase de cet article, essaya de faire passer Jean Volders pour un anarchiste, pour un admirateur de Ravachol et de Vaillant, pour le glorificateur de la dynamite.

Le jury ne se laissa pas séduire par les arguties du procureur général et par son verdict, démontra que Jean Volders était non seulement l'ami des travailleurs, mais qu'il avait l'estime des honnêtes gens de tous les partis.

Pour raconter la vie de Jean Volders pendant ces dix dernières années, il faudrait suivre au jour le jour l'histoire du Parti ouvrier dont il fut l'âme. Il n'y a pas eu un congrès, un meeting important où il n'ait pris la parole, un progrès, une mesure avantageuse pour le Parti ouvrier dont il n'ait été le promoteur.

Au journal *le Peuple*, Jean Volders se donna tout entier et la maladie terrible qui l'a frappé est le résultat de dix années d'efforts, de travail, de tension d'esprit, pour amener le Parti ouvrier à la situation brillante qu'il occupe.

La disparition de Jean Volders est une perte immense pour le Parti ouvrier, et nous ne pourrions mieux dire qu'en reproduisant un article paru dans *le Peuple* sous la signature de Joe, et qui rend bien l'émotion que ressentirent tous les amis de Jean Volders à l'annonce de sa maladie :

* * *

“ Quand hier, en arrivant au journal, j'interrogeai les camarades silencieux, je compris presque aussitôt la chute irrémédiable. En route, j'avais discerné de sombres pressentiments dans les feuilles du matin, et j'espérais une erreur de reportage, une nouvelle

fausse, une rectification possible. Non, Auguste Dewinne répondit à mon interrogation muette :

— C'est vrai.

Ah! le pauvre Jean!

Quelques semaines auparavant il avait demandé à me voir et je montai à Saint-Gilles avec notre camarade Milot. Nous fûmes reçus par sa digne et courageuse compagne une vaillante, déjà fort éprouvée par des mois d'angoisse. Jean n'était pas encore descendu. Nous l'entendions qu'il marchait là-haut, dans sa petite chambre, d'un pas lourd, régulier, quasi-automatique qui nous pesait sur les oreilles comme un tocsin.

— Eh Jean!... C'est Milot!... C'est Flor o'Squarr!... Descends-tu?

Je reconnus à peine la voix singulièrement lointaine qui répondit : " Oui. „ Un bruit paresseux secoua l'escalier. La petite porte du salon tourna sous une poussée molle, comme sous l'impulsion d'un enfant; et Jean entra, pâlot, encore droit, l'œil vague, la main toujours tendue, sans doute par une habitude que dictait le cœur. Si maître que l'on soit de ses impressions, il est des surprises trop brusques. Au moment où il dépassa le seuil, je jugeai qu'il ne nous apercevait point. Le regard s'attardait ailleurs, en dedans pour ainsi dire, obscurci d'un voile. La démarche décelait une inexplicable fatigue, la fatigue de plusieurs années de labeur et d'application, un poids mystérieux qui le retenait en arrière, le laissant marcher, comme à regret, vers un lendemain sans espoir et sans lumière. Il s'arrêta un instant dans l'encadrement de la porte, sa haute et mâle silhouette découpée sur un ciel de pluie grisaille, et il attendit. Quoi? Je ne sais. Pourquoi? Je ne sais. Combien de secondes? Je l'ai oublié. Le certain, c'est qu'en changeant de chambre, il paraissait changer de milieu, d'orientation, de rêve, et qu'il attendait le verbe évocateur, la parole qui réveille et qui rappelle la pensée presque évadée.

— Comment vas-tu?

Il nous reconnut, avec une surprise ingénue malgré l'appel dont on avait précédé notre visite. Il nous reconnut, et la sombre chimère s'envola d'un coup d'aile.

— Tiens, c'est toi?... Tiens, c'est Milot?... Et... quoi de nouveau?

Ces trois derniers mots suscitèrent sous mon front la mémoire de notre première rencontre. Il y a dix, douze ans, à Paris, je serai pour la prime occasion la main de Jean Volders. C'était à propos d'une de ces promenades matinales malheureusement trop fréquentes parmi les gens de la presse et de la politique, autour de Paris. Une expédition en landau clos, avec des témoins boutonnés jusqu'à la cravate, un médecin distrait, des épées sous le coffre de la voiture. Une routine m'avait fait indiquer un coin du bois de Vincennes, entre Fontenay-sous-bois et le

camp de Saint-Maur, parmi des allées ombrées où les militants peuvent se couper la gorge sans être dérangés. Une demi-heure plus tard, nous nous retrouvions dans une auberge au bord d'un lac; et le premier mot de Jean Volders était celui-ci :

— Est-ce qu'il y a un télégraphe dans les environs?

— Oui. Pour?

— Pour annoncer le résultat du duel à Bruxelles.

Il avait au plus haut degré le sentiment du devoir professionnel; et c'est sans doute pour cela surtout que je l'aime tendrement. Tard venu dans la presse, sans éducation suffisante, sans vocation, il en épousa aussitôt les responsabilités les plus hautes, les devoirs les plus fiers, les charges les plus lourdes, les épreuves les plus pénibles. Il songeait à son journal comme un ouvrier caresse l'outil docile à sa main sur lequel il compte pour ses meilleures besognes. Dès son premier article, il mérita des confrères; après une semaine, il avait conquis des amis. Sa polémique devait lui opposer des adversaires; je ne lui ai vu de détracteurs et de calomniateurs que parmi les vendus, les mouchards et les laquais de la plus basse publicité. Tous les écrivains dignes de ce nom tenaient à bonne fortune de le compter parmi les leurs.

On a pu regretter parfois qu'une improvisation précipitée nuisit à sa forme et ne lui permit point d'aspirer à une situation littéraire. Je le querellais parfois à ce sujet, tant j'aurais voulu qu'il laissât son livre avant de disparaître, une œuvre mûrie, lentement écrite, longtemps rêvée, et qui serait restée comme un témoignage de son grand cœur et de son ardent esprit. Je souhaitais qu'il ajoutât à l'œuvre de sa vie et de son âme une formule personnelle, quelque chose comme une couleur propre et un dessin intime, une étude à lui sur l'évolution socialiste, sur les idées auxquelles il a sacrifié plus que lui-même.

— Eh bien, Jean, à quand ton livre sur le parti ouvrier belge raconté par Volders, un bouquin qui serait comme la photographie d'une aurore?

— Quand? Est-ce que je sais?... Un jour... plus tard, j'ai bien le temps!

Non, mon pauvre Jean, tu n'avais pas le temps! Tu ne te doutais pas qu'une mort abominable te guettait tout vivant et devait t'ensevelir, en pleine jeunesse, sans suaire et sans couronnes. Tu dépensais ta vie sans compter, ne songeant qu'à affranchir tes frères et à honorer la grande profession dont les membres garderont ton souvenir comme celui d'un des meilleurs, d'un des plus dignes d'entre les leurs.

Je ne sais quel rang l'histoire assignera à Volders lorsqu'elle pèsera son rôle actif dans l'émancipation de la classe ouvrière; mais je suis assuré que sa mémoire bénéficiera d'un juste hommage dans les fastes du journalisme. Notre profession, discréditée par

tant d'intrigants et de jocrisses, ne réclame plus son prestige que du renom sans tache de quelques écrivains absolus purs.

Jean Volders a été de ceux-là...

Je dois dire " a été „, et ce passé indéfini augmente mon chagrin, — un vrai chagrin bien noir, bien ému, que la vue de son cercueil n'augmenterait pas.

JOE.

* * *

Un journaliste français, M. Th. de Wyzewa, a tracé de Jean Volders un portrait très réussi :

" M. Volders est par excellence l'homme de la partie publique, l'orateur, le tribun, celui que les foules connaissent et qui connaît les foules.

C'est un grand et solide garçon d'une trentaine d'années, le type parfait du beau Flamand tel que déjà l'avait vu Rubens. Il nous étonnait tous au Congrès de Bruxelles par l'élégance naturelle de ses mouvements, la sûreté de sa parole, et quelque chose d'impérieux sans hauteur qu'il savait mettre dans son débit. Une impression de force et de résolution se dégageait de toute sa personne; on l'aurait cru violent, sans la singulière douceur de ses grands yeux bleus. Et vraiment on se serait trompé à le croire violent. car c'est l'habitude seule des réunions publiques qui lui a donné cette grosse voix autoritaire, et il n'y a pas d'homme plus éloigné d'être méchant. Il donnerait volontiers à ceux qui le connaissent l'idée d'un bon géant; c'est l'idée qu'il donne aux ouvriers bruxellois, et sa popularité dans la Belgi-

que entière égalera bientôt la popularité de M. Anseele.

Mais M. Volders est un tribun. Se déchargeant sur M. Bertrand des menus détails de l'organisation, il parcourt d'un bout de l'année à l'autre les villes et les villages pour répandre la bonne parole socialiste. Partout sur son passage, il fonde des sociétés coopératives, des Maisons du Peuple, des cercles d'études sociales; et c'est à M. Bertrand ensuite de compléter son œuvre, de même que c'est à M. Bertrand de s'occuper de la cuisine intérieure du journal le *Peuple*, dont M. Volders est le rédacteur en chef parlant au public. A la Maison du Peuple de Bruxelles, en revanche, M. Volders est seul maître. Là encore, cependant, je suppose que les conseils de M. Bertrand ont dû lui être précieux pour cette belle imitation qu'il a entreprise du *Vooruit* de Gand; personne, en effet, ne s'entend mieux que M. Bertrand à la pratique de la coopération. Mais c'est M. Volders que trouvent à la Maison du Peuple les ouvriers qui y viennent; ils le trouvent toujours ardent et passionné, prompt à la réponse, au demeurant le plus doux des hommes; et peut-être aiment-ils aussi en lui, comme en M. Anseele, le bourgeois devenu prolétaire, qui, par dévouement pour eux, s'est fait un des leurs. "

De toute cette activité, de cette belle intelligence, il ne reste rien.

Le Parti ouvrier se rappellera toujours tout ce qu'a fait pour lui Jean Volders, et aux jours des victoires, il reportera sa pensée vers celui qui lui donna tout et qui ne vécut que pour lui.



HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES



Eugène ROBERT

Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

Eugène ROBERT

AVOCAT

Ancien Membre de la Chambre des Représentants

Eugène Robert est certes une des personnalités les plus sympathiques du barreau et de la politique. Sa serviabilité, son grand savoir, lui ont créé de nombreuses amitiés.

Depuis trente ans, Eugène Robert est sur la brèche pour défendre les idées démocratiques et il a donné sans compter tout son talent pour les faire triompher.

Avec Janson, Feron, Spingard, Arnould, Denis, De Greef, Eugène Robert a pris part à tous les grands mouvements pour la revision de la Constitution, et, si la Constituante a élargi les bases du droit de suffrage, on le doit en grande partie à la propagande incessante de ces hommes qui ne désespèrent jamais du résultat final.

Le père d'Eugène Robert était Français et il prit part aux combats de 1830. Au moment de la révolution belge, M. Robert père était employé au ministère de l'intérieur, et, en 1834, il entra à l'administration des chemins de fer. Peu de temps après, il épousait une jeune Néerlandaise qui fut la mère d'Eugène Robert.

Eugène Robert est né à Gand en 1840; il commença ses études humanitaires au collège Saint-Michel, à Bruxelles, et au petit séminaire de Malines et les termina à l'Athénée de Bruxelles.

Au sortir de cet établissement, Eugène Robert entra à l'Université libre où il fit la connaissance de toute cette jeunesse qui a joué un grand rôle politique dans ces dernières années.

Après de brillants examens, il entra au barreau, très peu de temps avant le décès de son père, qui eut lieu en 1862. M^{me} Robert était morte en 1857.

Les parents d'Eugène Robert ne laissaient absolument aucune fortune, et le jeune avocat eut des débuts assez pénibles. Il fit son stage chez M^e Albert Picard, dont il devint l'élève préféré.

L'affaire Delimal, journaliste accusé de rébellion parce qu'il s'était opposé à une perquisition tendant à découvrir l'auteur d'un article contre l'empereur Napoléon III, mit Eugène Robert en évidence, et sa parole incisive, ses traits mordants firent merveille en ce procès, où il obtint l'acquiescement de son client.

Ce qui mit définitivement Eugène Robert au premier

plan, fut le procès De Buck, qu'il plaida avec Paul Janson devant la Cour d'assises.

Ce procès, presque oublié aujourd'hui, est des plus curieux. Un vieil Anversois, nommé de Boye, plusieurs fois millionnaire, avait légué toute sa fortune à un sieur Valentyns, avocat, homme de paille des jésuites. La plupart des héritiers ne soufflèrent mot, sauf Benoit De Buck, un neveu du mort, qui ne voulut pas se laisser dévaliser sans crier. On essaya d'abord de le calmer en lui versant des petites sommes dont le total ne dépassa point mille francs; mais comme il insistait, réclamant sa part s'élevant à près de 800,000 francs, les jésuites organisèrent une série de conspirations grâce auxquelles la victime s'entendit condamner à dix ans de prison pour vagabondage. Non content de cette scandaleuse condamnation, et voulant se débarrasser complètement du gêneur, le révérend père Lhoir accusa De Buck de l'avoir menacé de mort et donné à sa menace un commencement d'exécution.

De Buck fut traduit en Cour d'assises. Il comparut devant le jury du Brabant assisté de MM. Janson et Eugène Robert, avocats d'office, et fut acquitté après d'admirables plaidoiries. Les défenseurs allèrent plus loin, ils actionnèrent devant le tribunal civil d'Anvers le sieur Valentyns, et, après quatre ans de lutte, obtinrent 800.000 francs pour leur client.

A partir de ce moment, Eugène Robert fut de tous les procès politiques, qu'il plaida d'ailleurs avec un désintéressement absolu. Citons les procès Vésinier, Bachellery, (offenses envers des souverains étrangers), où Robert flagella le régime napoléonien.

Les procès Delimal avec Arnould; Otterbein (affaire de la *Cigale*), avec P. Spingard, et le fameux procès devant la Cour d'assises de Mons (affaire de la fusillade de l'Epine), où Robert défendait Delposen, le principal accusé, tous ces procès se résolurent en acquiescements.

En 1863, Eugène Robert fait son entrée dans la politique, et participe activement aux luttes et aux travaux du meeting libéral et deux ans après, il fonde avec Janson, Picard, Graux et Olin, la *Liberté* dont il est nommé rédacteur en chef. On connaît le succès qu'a obtenu ce journal et quelle a été son influence.

En 1865, l'*Association Générale des Étudiants* de Liège provoque la réunion d'un Congrès international des étudiants et porte à l'ordre du jour la question de l'*enseignement*. Ce Congrès eut une importance capitale; de tous les pays accoururent en foule des jeunes gens animés d'idées libérales, qui prononcèrent d'éloquents discours en faveur de la démocratie et de la libre-pensée. Eugène Robert prit une part active aux travaux du Congrès et son discours sur l'enseignement obligatoire fut un des mieux pensés.

Au moment où cette importante question vient de donner lieu à la Chambre à un débat des plus passionnés, il est utile de reproduire les idées préconisées par Eugène Robert, il y a trente ans: " Je veux, disait-il, que l'on prenne des mesures pour que l'intérêt matériel des familles ne souffre pas de l'obligation d'envoyer l'enfant à l'école, recevoir le bienfait de l'instruction. Il ne faut pas que le père et la mère meurent de faim pendant que l'enfant s'instruit. Voilà mes conclusions: Au nom de l'égalité, au nom du droit, au nom du progrès, au nom de l'enseignement universel qui appartient à tous en vertu du droit universel, il faut que l'instruction obligatoire apparaisse dans nos lois avec les corollaires que j'ai indiqués. Je ferai donc au Congrès la proposition d'inscrire parmi les résolutions qui seront formulées, d'envoyer aux Chambres la demande de rendre le plus tôt possible l'instruction gratuite et obligatoire. "

Après trente ans, nous sommes encore bien loin du but indiqué par Eugène Robert.

L'année suivante, en 1866, se produisit un dissentiment entre les rédacteurs de la *Liberté*, incident déjà connu de nos lecteurs. Robert, Janson et Splingard se retirèrent et quelques mois après, fondèrent le *Libre examen*, avec Emile Feron, et Robert comme rédacteur en chef.

En 1869, Eugène Robert et Paul Janson posent leur candidature au Conseil communal de Bruxelles. A cet effet, ils lancent un manifeste républicain socialiste et échouent avec 1,100 voix.

Pendant cette période, Robert donne meetings sur meetings, conférences sur conférences, soutenant et défendant toutes les idées socialistes et révolutionnaires et se faisant recevoir membre de l'*Association internationale des Travailleurs*.

Au meeting de Liège en 1868, meeting qui eut un grand retentissement, Eugène Robert, s'adressant aux ouvriers disait:

" ... Et d'ailleurs, de quoi pourriez-vous être mécontents? N'avez-vous pas des caisses d'épargne, des buanderies, des maisons ouvrières, des caisses de secours? Si vous êtes assez ingrats pour méconnaître ces bienfaits, prenez y garde, vous savez qu'on a pour vous châtier de bons fusils arrangés à neuf, qui reproduiront sans merci les mitraillades de l'Epine!

" Ah! vous le comprenez comme moi. Ce n'est pas à une pareille société qu'il faut des émoullents, les cataplasmes, les emplâtres de la pharmacie. Quand la gangrène a gagné le membre, ce n'est pas l'apothicaire qu'on doit appeler, c'est le chirurgien qu'il faut..... "

Depuis lors, Eugène Robert a mis pas mal d'eau dans son vin rouge et plus tard, en 1883, lors de la discussion sur la revision, un éhonté transfuge de la démocratie, M. Ch. Graux, alors ministre des finances, a pu lui lancer l'apostrophe suivante: " Le jour où l'honorable M. Robert a accepté de l'Association libérale de Bruxelles une candidature de représentant, il a fait, sur le chemin de Damas, le plus long des trajets que jamais mortel ait accompli!

" L'honorable M. Robert, en venant s'asseoir sur ces bancs, a changé complètement d'idées. Il n'est plus le républicain-socialiste d'autrefois; il est devenu partisan de la monarchie constitutionnelle! Il ne rêve plus la régénération sociale par l'organisation du prolétariat, il est devenu le défenseur de nos institutions politiques et économiques. "

Le reproche était dur, mais avait peu de valeur venant d'une girouette politique comme M. Graux.

Bien des fois depuis, M. Robert a dû regretter les compromis auxquels il devait se soumettre pour conserver — quelle illusion! — l'alliance doctrinaire progressiste.

Pendant quelques années, Eugène Robert continue sa propagande démocratique, un peu attiédie par son entrée à l'Association libérale, où il avait suivi son chef et ami Paul Janson, qui s'était incliné devant dame Doctrine pour forcer les portes du Parlement.

En 1877, une candidature pour la Chambre est offerte à Eugène Robert; ses compétiteurs sont Washer et Scailquin; il se retire en faveur de ce dernier.

En 1879, il refuse une candidature en compétition avec Emile Feron, mais accepte la lutte avec M. Vanderkindere, qui triomphe au poll de l'Association libérale avec une centaine de voix de majorité.

En 1882, M. Jamar, représentant de Bruxelles, nommé directeur de la Banque nationale, donne sa démission et Eugène Robert et Pierre Splingard briguent sa succession. Les deux candidats se présentent avec un programme identique. Cette lutte, absolument loyale et courtoise, n'altéra en rien les rapports de vieille amitié entre les deux concurrents.

Cette fois, Robert triompha et le corps électoral ratifia le verdict de l'Association libérale.

Son programme progressiste et démocratique comprenait la revision de l'article 47 de la Constitution.

A la Chambre, Eugène Robert a tenu ses promesses, il a prononcé des discours bien pensés et

bien dits en faveur de la liberté de la presse et, pendant la discussion de la revision en 1883, il fit un discours mordant et incisif qui obtint dans le pays un très vif succès. Mettant M. Graux sur la sellette, il lui reprocha ses palinodies et signala au public une déclaration de MM. Buls, Graux, Ed. Picard et Vanderkindere réclamant la revision immédiate de la Constitution.

Les suites de ces discussions à la Chambre, où la moitié des députés progressistes de Bruxelles combattit ardemment l'autre moitié doctrinaire, furent mémorables.

Après une campagne électorale violente, le poll de l'Association libérale proclama candidats tous les députés sortants. La vieille Association ne voulut pas trancher la question qui lui était soumise, se prononcer entre les deux politiques en présence.

Sur seize candidats sortants, Eugène Robert seul n'obtint pas la majorité et un ballottage entre lui et M. De Mot, le dernier des doctrinaires, était nécessaire. M. De Mot, qui pouvait passer dans le tas n'eut pas le courage, et avec raison, de risquer le second tour de scrutin; il se retira de la lutte.

On connaît le résultat définitif de cette élection, à laquelle nous devons le ministère clérical. Le 10 juin 1884, les électeurs bruxellois, pour la première fois depuis 1830, éliaient seize députés clérico-indépendants.

Après quelques années de domination cléricale, l'arrondissement de Bruxelles revint à de meilleurs sentiments et lors de l'élection pour la Constituante il élut une liste panachée de libéraux et de progressistes, parmi lesquels Eugène Robert. Comme précédemment, ce dernier prit une part très active aux discussions concernant les conditions de l'électorat, et, de guerre lasse, après avoir épuisé tous les moyens, se rallia au vote plural.

Nous avons raconté longuement, à propos de la biographie de Léon Furnémont, la séparation qui se produisit en septembre 1894, entre les *dirigeants* de l'Association libérale et les *jeunes*, à propos de l'alliance à faire, soit entre les libéraux doctrinaires et progressistes, soit entre progressistes et socialistes. La majorité de l'Association préféra l'alliance avec la *Ligue*, en offrant quelques sièges aux socialistes

— que ceux-ci refusèrent dédaigneusement — et un nouveau désastre fut le résultat de cette décision malheureuse. Eugène Robert, qui présidait cette réunion ou fut décrétée la défaite, prononça un discours qui rallia la majorité en faveur de la triple alliance, mais dont le vote devait livrer pour de longues années le pays aux cléricaux.

Le 14 octobre, le corps électoral bruxellois accordait 60 000 voix aux libéraux unis, 40,000 voix aux socialistes et 92,000 voix aux cléricaux. Au scrutin de ballottage du 21 octobre, les libéraux étaient définitivement battus par plus de 10,000 voix de majorité. Eugène Robert obtenait 95,107 voix.

* * *

Eugène Robert est un des orateurs les plus aimés et les plus applaudis. Au palais, dans les affaires civiles où son esprit peut s'épancher à son aise, il charme et éblouit, il raille sans jamais blesser, il égratigne simplement; son attaque est prompte et rapide, il est d'une admirable dextérité dans la riposte: c'est un séducteur. Un de ses biographes a tracé de lui un portrait très juste: " Eugène Robert lit avec art; il récite avec charme et séduction; c'est un lettré délicat, un épicurien frotté de démocratie; c'est un parleur exquis, mais un peu vide, délicieux comme une fraise, savoureux comme une pêche; mais ne lui demandez pas la force et les vertus substantielles du vin et des viandes qui réparent les forces épuisées. Bref, c'est un dilettante, un *précieux* et non un politique. c'est un orateur charmant qu'on écoute avec plaisir, mais il ne jette pas dans le cœur de ses auditeurs frémissants, des brandons de haine ou d'enthousiasme, qui les font courir au feu ou aux barricades. „

Malgré ces légères critiques, Eugène Robert est resté l'homme des enthousiasmes de ses jeunes années, et si parfois, entraîné par de vieilles amitiés, il a pu commettre des fautes politiques, il reste chez lui un grand fond d'amour pour les idées généreuses et démocratiques pour lesquelles il a lutté pendant de longues années, et qu'il défendra encore, nous en sommes certain, car un homme de sa valeur et de son talent a sa place marquée au Parlement.



HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

Le prochain numéro contiendra le portrait et la biographie de M. Paul ROBIN



Edmond VAN BEVEREN

Socialiste Gantois

Edmond VAN BEVEREN

SOCIALISTE GANTOIS

Le socialiste gantois, dont nous présentons aujourd'hui le portrait et la biographie à nos lecteurs, est né en 1852 à Gand; il a donc quarante-trois ans bien sonnés. S'il en paraît davantage, ce n'est non seulement à cause d'une calvitie précoce, mais parce que le travail et l'étude usent vite ceux qui, comme Edmond Van Beveren, mènent de front la lutte pour la vie et celle pour le triomphe des idées démocratiques. Nous nous trouvons ici dans le sens complet du mot, devant ce que les Anglais appellent un *self made man*.

En effet, cet agitateur socialiste gantois qui parle et traduit couramment l'allemand, lit et écrit en français, est en même temps un littérateur flamand de grande valeur, écrivant dans un style clair, imagé, coloré et plein de chaleur communicative.

Van Beveren n'a pourtant eu pour toute instruction qu'un cours complet d'instruction primaire dans les écoles communales de Gand jusqu'à l'âge de treize ans.

Admis comme apprenti commis dans une grande filature de lin à Gand, il quittait bientôt cette carrière qui ne convenait nullement à son tempérament nerveux, turbulent, tout d'initiative et d'énergie. Van Beveren embrassa alors le métier de peintre en bâtiments.

Ce fut à l'époque où le philanthrope M. Laurent, professeur à l'Université de Gand et jurisconsulte célèbre, agitait en faveur de la fondation de cercles ouvriers qu'on est venu appeler plus tard les patronages Laurent.

La première fondation de ce genre fut appelée *Vrijheidsliefde*. Le jeune peintre y entra et en devenait bientôt un des membres les plus assidus, malgré son jeune âge.

C'est qu'alors, dans le bon vieux temps... du libéralisme, on donnait des conférences sur l'économie politique, sur l'épargne et autres sujets qui attiraient le jeune homme avide de savoir.

Van Beveren suivait en même temps les leçons de l'école industrielle et s'y distinguait; pas une conférence du *Willems-fonds* où l'on ne rencontrait l'adolescent imberbe, écoutant religieusement les exposés des questions d'art, de sciences naturelles, de langues, etc.

La défense de la question flamingante n'était même pas restée sans influence sur l'esprit d'Edmond, qui prenait une légère teinte de flamingantisme parce qu'il y voyait un mouvement démocratique, parce que les riches ne parlaient pas cette langue dont on venait défendre les droits devant lui et dont il était à même d'apprécier les beautés, une langue qui allait lui servir d'instrument pour donner libre cours aux sentiments, aux espérances dont le cœur et l'esprit du jeune homme commençaient à déborder.

L'entrée sur la scène sociale de Van Beveren ne se faisait pas attendre.

En 1870, éclatait une importante grève parmi les tisserands organisés.

On lutta; Van Beveren, le jeune homme, voulait prendre part à la lutte. Le samedi soir, il haranguait ses compagnons à l'atelier en les exhortant de soutenir ses ouvriers de fabrique. Sa parole jeune et pleine de verve devait être bien convaincante, car Van Beveren amassait sept francs dans sa casquette. Le jour suivant, un dimanche, Van Beveren trouvait moyen d'amasser encore cinquante-deux francs.

La besogne terminée, il se rendait au pas de course et tout heureux au *Spiegelhof*, apportant aux tisserands réunis dans cette immense salle l'obole d'un atelier de peinture.

C'était tout un événement; des artisans, des peintres qui se portaient au secours des pauvres ouvriers des fabriques.

L'aristocratie ouvrière faisait un pas, bien petit, mais plein de signification et d'espérance vers le prolétariat proprement dit.

L'étonnement des tisserands grandissait en voyant escalader la tribune par ce jeune enthousiaste et leur faire un discours.

Comme il serait intéressant de pouvoir reconstituer le texte exact de cette harangue improvisée, décousue, dans laquelle Van Beveren préconisait l'étroite union des ouvriers de fabriques et des artisans l'identité de leurs intérêts, dans laquelle il parlait de l'Internationale, des rois et des républiques, dégageant de tout cela un monde meilleur, presque un paradis terrestre éclos dans son serveau plein d'idéal.

Le meeting terminé, Van Beveren fut applaudi par tous, mais surtout par un petit groupe de tisserands qui vendaient *De Werker* d'Anvers, le premier organe flamand de l'Internationale. On présentait *De Werker* à Van Beveren, il achetait, il lisait et il croyait.

C'était bien là le style, les expressoins, les tendances, le but qu'il avait cherchés et il semblait au jeune démocrate qu'on avait rédigé *De Werker* pour lui faire plaisir, pour le rendre heureux.

Van Beveren composait quelques poésies, on les insérait; des articles, ils parurent.

Mais qui était donc ce collaborateur inconnu, dont les articles étaient remarqués parmi les *leaders* de l'Internationale?

Philippe Coene, le rédacteur en chef du *Werker*, voulait en avoir le cœur net. Un dimanche après-midi, il se rendait à Gand, et accompagné de Karel De Booz, chef des tisserands gantois (fraction socialiste), il se mit à la recherche de Van Beveren qu'on trouvait dans sa petite maison ouvrière, rue Terre-Neuve.

L'incorporation dans l'Internationale se faisait d'office et bientôt le petit groupe prit de l'extension sous l'heureuse influence de cette nouvelle recrue.

Malgré son jeune âge, Van Beveren était déjà un ouvrier apprécié de son patron. C'était un homme qui, sans être démocrate, avait l'esprit large, cultivé, tolérant et il conservait le jeune internationaliste dans

ses ateliers, malgré les réclamations réitérées de ses clients.

C'était là un bonheur inespéré pour la section de l'Internationale, car Van Beveren était non seulement l'orateur, l'organisateur, mais le vendeur de journaux de la section. Le samedi soir un camion de la gare de l'Etat apportait les journaux du *Werker* à l'atelier où Van Beveren travaillait. C'est là qu'on les déballait, qu'on les pliait, profitant des quelques minutes d'attente qui précèdent dans beaucoup d'ateliers le paiement des salaires.

Et alors Van Beveren et son fidèle compagnon de travail Ed. Van de Weghe parcouraient la ville dans tous les sens, criant: *De Werker! De Werker! Organ der Internationale.*

Cette vente n'était pas toujours exempte de désagréments de toutes sortes. On insultait, on menaçait, on frappait ces deux "rouges", traités de sots, d'imbéciles, etc.

Mais ils avaient la foi des apôtres, ces deux débutants, et avec l'évangile ils croyaient fermement que la foi déplace des montagnes.

Cette belle campagne du début n'est pas restée sans influence sur les relations de Van Beveren et de Van de Weghe, car ce dernier est encore aujourd'hui l'ouvrier de Van Beveren, devenu petit patron, pour garantir son indépendance.

Nous disons ouvrier, mais compagnon de travail serait plus exact; Van de Weghe est chez lui à l'atelier.

En 1870, la section gantoise de l'Internationale lance une vigoureuse protestation contre la déclaration de la guerre franco-allemande; Van Beveren en fut l'inspirateur et l'auteur.

Les internationalistes gantois éditaient, quelques mois après, leur premier annuaire ou almanach dont on fêtera le vingt-cinquième anniversaire par une édition spéciale de l'almanach pour 1896, illustré du portrait d'Edmond Van Beveren.

Ici se présente l'occasion pour nous de rappeler une des poésies du socialiste gantois, qui rend admirablement l'esprit de classe qui anime le jeune lutteur de 19 ans:

WAT DE WERKMAN VRAAGT

Na lijfen ziele afgemat van lijden
En moe getobd op zijne dorre baan,
Verkrenkt door 't zware onrecht te bestrijden
Gedwongen soms de valsheid voor te staan...
O, zegt, moet dan des armen wroeters harte
Niet bloeden, door zulk eene kwaal doorknaagd?
Wat lafenis voor zijne wrange smarte, —
Ziedaar, ziedaar hetgeen de werkman vraagt!

Reeds lang genoeg torscht hij de looden jukken:
De slavernij weegt zwaar op 't werkmanskind;
Men deed het lang in 't stof der domheid bukken,
Voor allen lichtglans maakte men het blind!
Men deed het tot een lastdier schier vervallen
Dat al de plichten voor de rijken draagt!
Maar 't levenslot hier dragelijk voor allen,
Ziedaar, ziedaar hetgeen de werkman vraagt!

Vooruitgangsgeest kent nergens perk nog palen,
Verdubbeld zijn de schatten dezer aard:
Maar toch ziet men den prijs van zweet nog dalen,
Hoe d'arbeid ook 't kapitaal verzwaart!
Wie 't meeste zwoegt aanziet men voor den minste,

Schoon hij het is die 's luiards welzijn schraagt.
Zijn wettig deel in d'overgrote winsten,
Ziedaar, ziedaar, hetgeen de werkman vraagt!

Soms viert men feest in 't aaklig bloedvergieten,
Afgrijselijk zwiert men dan 't zwaard in 't rond,
De oorlog doet dan stroomen tranen vlieten
En werpt de vrucht van noesten vlijt ten grond!
O volk, wanneer hoort ge eens de stem der Rede,
Men heeft zoolang « het mensch zijn » uitgevaagd:
De komst der algemeene wereldvrede,
Ziedaar, ziedaar hetgeen de werkman vraagt!

O gij die 't volk voor eeuwig wilt doen bukken,
Denkt dat 't zijn kluisters wel verbreken zal,
Denkt dat 't weldra uw troon omver zal rukken
En dat het blij zal juichen om zijn val!
De kroon, het zwaard, en elke rechtsvertreder
Voor goed de samenleving uitgevaagd,
En dan zijn eigen plaats in 't zonlicht weder,
Ziedaar, ziedaar, hetgeen de werkman vraagt!

E. V. B.

(Uit den *Werkmansalmanack* van 1871.)

En 1872, Van Beveren est le premier qui dépose comme conscrit une protestation écrite contre l'impôt du sang, un acte qui était jusqu'alors sans précédent.

* *

La chute de la Commune de Paris, l'horrible massacre organisé par la bourgeoisie versaillaise marque une date douloureuse dans l'histoire de l'Internationale.

La période des moqueries, des rires sceptiques prit fin.

La bourgeoisie avait vu avec terreur ce soulèvement du prolétariat parisien, constatant avec un étonnement grotesque que cette masse cachait une force gouvernementale et réformatrice dont on ne la soupçonnait pas capable.

C'était donc bien vrai que la classe ouvrière prétendait au gouvernement du monde, qu'elle voulait prendre sa place au soleil?

Et partout en Europe les grèves éclatent, le prolétariat se réveille jusqu'en Amérique, secoué de sa torpeur par l'héroïque mouvement communaliste de Paris.

Le socialisme entrainait en Europe dans la période des poursuites, des mises hors de la loi, d'après un système méthodique qui faisait désormais partie des programmes gouvernementaux.

Quelques socialistes gantois s'expatrièrent. Paul De Witte partait pour l'Amérique, l'artiste peintre Jules De Bleye allait en Italie, Van Beveren passait en Hollande, plusieurs ouvriers de fabriques allaient tisser et filer à Roubaix.

La section gantoise de l'Internationale démembrée, décapitée, ne pouvait résister aux attaques de l'ennemi; elle succomba.

Trois ans plus tard, en 1874, Van Beveren revient de Hollande et, à la même époque, Paul De Witte est de retour d'Amérique.

Deux ans de voyages, trois ans d'études et de recueillement avaient transformé, mûri ces deux hommes qui avaient respectivement 22 et 25 ans.

Van Beveren avait étudié la littérature allemande, Paul De Witte avait fait de même, et tous les deux

ils s'étaient convertis au marxisme, tous les deux ils avaient admiré l'organisation et la tactique des socialistes allemands.

Tout est à recommencer, disait Van Beveren, eh bien, recommençons.

Quelques jours après son arrivée, il lançait un vibrant appel aux anciens internationalistes, chez Paul Verhauwen, un des membres les plus influents des tisserands gantois.

Une dizaine de vieux soldats répondirent à l'appel, et la section de l'Internationale fut réorganisée.

Van Beveren expose immédiatement son plan de campagne. L'Internationale imbibée de l'esprit bakouniste faisait fausse route. Pas d'action individuelle et libre, disait Van Beveren, considérant cette tactique comme la négation de toute organisation, de toute action d'ensemble. De l'organisation et de la discipline, voilà ce qu'il fallait à la classe ouvrière.

Les syndicats, les groupes politiques, les cercles d'agrément, tout cela pouvait, devait même exister, mais lié par une organisation centrale, soumis à la même discipline, faisant le sacrifice d'idées personnelles ou de groupes pour se soumettre aux décisions du parti. Van Beveren considérait l'action politique comme un des facteurs principaux de la lutte de l'avenir.

Il combattait avec force cette espèce de protestantisme socialiste qui consiste à se renfermer dans des théories absolues. Ne limitons pas, disait-il, notre cercle d'action à la propagande de quelques théories, sinon nous resterons un petit groupe d'enthousiastes, mais nous ne serons jamais un parti de classe, jamais une classe de gouvernement. Emparons-nous de tout ce qui peut organiser, discipliner, éduquer la classe ouvrière. A nous les syndicats, à nous les sociétés de secours mutuels, à nous la coopération, à nous le suffrage universel.

Van Beveren n'a plus renié ce programme, fruit de beaucoup d'études et d'une conviction sincère, désintéressée. Cette tactique est devenue après la chute de l'Internationale celle du Parti ouvrier belge et de la grande majorité des partis ouvriers des deux mondes.

Si des hommes comme César De Paepe ont exercé une influence considérable sur les théories socialistes, il est juste de dire que la stratégie du Parti ouvrier belge se ressent directement ou indirectement des idées qu'Edmond Van Beveren exposait et défendait en 1874 au milieu de l'emballement anarchiste.

* *

Ce sont principalement les installations et l'organisation des socialistes gantois qui portent pour ainsi dire l'empreinte de la collaboration d'Edmond Van Beveren

Il est vrai que, depuis 1876, Van Beveren a eu à côté de lui Edouard Anseele, son élève d'abord, devenu ensuite son ami inséparable.

On a essayé de comparer ces deux hommes, de dégager de leur collaboration la valeur personnelle de chacun d'eux.

Nous, qui avons le bonheur de vivre dans l'intimité de la vie socialiste de ces deux hommes, nous n'osons nous aventurer sur ce terrain scabreux, d'autant plus que les deux *leaders* socialistes partagent sur

les théories et la tactique générales les mêmes idées.

Quoi alors? Anseele a dans ses discours des envolées superbes, une largesse peu commune, mais Van Beveren est cinglant, spirituel; tous les deux, ils sont enthousiastes et énergiques.

De la coopération Van Beveren fut l'apôtre et Anseele l'organisateur, écrivait notre ami le socialiste français Duc-Quercy dans une intéressante étude sur la coopération socialiste gantoise.

Cette distinction, pour avoir un semblant de justesse, est encore erronée dans le fond. Apôtres et organisateurs, ils le furent tous les deux, ils le sont restés.

L'action de ces deux hommes se confond tellement dans une pensée et un but commun, par une amitié de tous les jours et une confiance réciproque que les deux individualités s'effacent, ne pouvant servir de repoussoir l'une à l'autre.

La vie politique de Van Beveren dans les dernières années est connue et elle appartient au domaine de la libre discussion.

Mais nous osons dire, sans crainte d'être démenti, si Lassalle pouvait dire à ses adversaires: "personne de vous n'oserait nier mon pouvoir," de Van Beveren on peut affirmer: ni parmi ses amis — et ils sont nombreux — ni parmi ses adversaires — et ils sont méchants — personne ne niera l'intégrité de son caractère, le dévouement absolu à la cause qu'il défend depuis plus d'un quart de siècle.

N'est-ce pas là un des plus beaux témoignages que peut envier un homme?

* *

Nous avons parlé de l'homme public, qu'on nous permette de consacrer quelques lignes à l'homme privé.

Van Beveren est d'un abord facile, agréable et c'est en souriant presque enfantinement que ce lutteur énergique serre la main au visiteur étranger, donnant à la première demande force de renseignements et de conseils, et lui tapant familièrement sur l'épaule, que ce soit un tisserand de Roubaix, ou un personnage officiel ou privé des plus hauts placés.

Mais gardez-vous d'attaquer le socialisme ou pour mieux dire de le diffamer.

Alors cet homme doux et avenant devient nerveux, les phrases scindées, saccadées au début, s'élargissent, tandis que le geste est court, géométriquement anguleux et quelquefois menaçant.

C'est que cet homme pratique, plein d'expérience, témoin de beaucoup de triomphes et de défaites, est resté enthousiaste, plein de foi.

Ce n'est plus l'enthousiasme du jeune poète, du rêveur de 18 ans, mais celui du guerrier, du mathématicien croyant comme deux fois deux font quatre que sa classe marche à son émancipation complète, si elle veut étudier, s'organiser et rester unie malgré tout.

Vouloir diviser, désorganiser la classe ouvrière, constitue aux yeux de Van Beveren un crime de lèse-humanité, le seul qu'il dénonce, qu'il combat, sans trêve ni merci, pour lequel le pardon et l'oubli lui semblent des actes de faiblesse, impardonnables eux-mêmes.

FERD. HARDYNS.

HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

Le prochain numéro contiendra le portrait et la biographie de M. Théophile MASSART



Paul ROBIN

Ancien Directeur de l'Orphelinat Prevost, à Cempuis (France)

Paul ROBIN

ANCIEN DIRECTEUR DE L'ORPHELINAT PREVOST, A CEMPUIS (France)

Paul Robin est certes la personnalité qui aura, depuis un an, le plus occupé l'attention publique.

De travailleur obscur, qu'il était hier, la méchanceté et la bêtise, au service de la Routine et de la Réaction, sont parvenues à en faire un quelqu'un mondéal qui, peut-être, mais pour un temps, reste vis-à-vis d'une majorité d'attardés et de déclassés, le pornographe et le satyre, dénoncé dans un ensemble touchant, et avec une indignation de commande, par la presse rétrograde, mais vers qui, peu à peu, nombreuses et enthousiastes, sont venues des sympathies nouvelles.

La tentative, odieusement criminelle, tentée contre Cempuis par ceux qui sacrifient la France à l'Esprit nouveau, a non-seulement en grande partie échoué, mais encore a abouti à un résultat diamétralement opposé à celui qu'elle se proposait: elle a fait connaître de par le monde entier, l'œuvre qu'un travail ardu et obstiné de quatorze ans avait mené à bien et contre laquelle venait de s'ébrécher et s'émausser tous les moyens employés pour l'anéantir.

* * *

Merveilleusement doué, Paul Robin a vite fait de dégager sa voie; tout jeune déjà, il perçoit nettement ce qui est pour lui la vérité pédagogique. Il n'a plus dès lors d'autre but dans sa vie: mettre cette vérité en lumière et lui donner la consécration de l'expérience. Il se voue à cette œuvre avec son âme ardente d'apôtre qui a foi en son œuvre et s'y consacre tout entier.

Il veut pour chacun, "quelles que soient les circonstances où le hasard l'a fait naître, le droit de développer, le plus complètement possible, toutes ses facultés physiques et intellectuelles." Il commence par se faire "intégral" et il y arrive dans le terme presque absolu du mot. C'est un cerveau encyclopédique; c'est, en outre, un ouvrier d'une étonnante habileté manuelle, un artiste d'une grande sensibilité.

Il possède toute les qualités du pédagogue, peut-être bien parce qu'il a, au suprême degré, celle primordiale qui, pourrait-on dire, engendre toutes les autres: un profond amour de l'enfance.

Et au service de tout cela, il peut mettre, facteur probablement essentiel de son succès, une énergie indomptable. Pour réaliser pareille œuvre en pleine région cléricalisée, malgré les obstacles administratifs, les difficultés inhérentes à toute innovation, le peu de valeur des collaborateurs de hasard, il faut une rare volonté; il faut plus, il faut cet instinct de combativité qui fait que jamais rien ne vous lasse dans de pareilles luttes sans cesse renaissantes.

Aussi, quoi d'étonnant qu'on ait critiqué son

"autoritarisme", qui est le défaut d'une grande qualité, né peut-être de la connaissance de sa réelle valeur, mais certainement aussi de la conscience d'une grande responsabilité. Défaut, d'ailleurs, facilement pardonné par ceux capables de comprendre l'universalité de cet homme et la beauté de son but.

Paul Robin, né à Toulon le 3 avril 1837, fait ses études aux lycées de Bordeaux et de Brest. Après avoir été pendant deux ans maître d'études à Rennes et à Brest, il est admis en 1858 à l'École Normale Supérieure, en sort diplômé en 1861 et enseigne les sciences physiques et naturelles aux lycées de La Roche-sur-Yon (alors Napoléon Vendée) et de Brest. Il tâche d'organiser dans cette dernière ville un enseignement populaire supérieur, une "extension universitaire", comme on en fit plus tard en Angleterre et en Belgique; il introduit au lycée les excursions scolaires, mais ces initiatives intelligentes sont entravées par l'Autorité officielle et, en 1865, Paul Robin sollicite et obtient un congé illimité.

A cette époque il est, avec Tridon, Losson, Longuet, Germain Casse, toutes personnalités à venir, présent au célèbre Congrès de Liège, convoqué par l'Association Générale des Etudiants de Liège et où doivent se révéler tant de jeunes talents. La question de l'enseignement est à l'ordre du jour.

C'est là qu'il fait la connaissance de De Paepé, H. Denis, E. Robert, G. Degreef, Hins avec qui il se lie tout particulièrement d'amitié.

Il se fixe dès lors à Bruxelles où il vit modestement des quelques revenus que lui rapportent des leçons privées par lesquelles il forme des élèves d'élite. Citons entre autres MM. P. et L. Errera, tous deux devenus professeurs distingués de l'Université libre.

Le reste de son temps est partagé entre ses études et la vulgarisation de ses idées politiques, dont il s'occupe plutôt en homme de science qu'en propagandiste militant.

Il collabore à la *Liberté*, fait partie de la Ligue de l'Enseignement et du Conseil général belge de l'Internationale des Travailleurs.

Il prend une part active au congrès de 1868, à Bruxelles, qui a porté la question de l'Education intégrale à son ordre du jour, et y présente au nom de la Section bruxelloise un remarquable rapport.

Le 5 février 1868, il épouse la fille de Delesalle, le rédacteur en chef de la *Nouvelle Tribune du Peuple*.

Le 2 avril 1869 éclatent, aux pays de Liège et du Borinage, des grèves qui ne tardent pas à devenir sanglantes. Trois nuits durant, à Seraing, on sabre les malheureux qui réclament une amélioration de sort.

Des protestations s'élèvent de toutes parts, une interpellation a lieu à la Chambre, tandis que le Conseil général de l'Internationale lance une proclamation dans laquelle elle s'élève contre pareille

tuerie, tout en engageant les ouvriers au calme et à la prudence.

Robin, en signant cette protestation, a, paraît-il, oublié qu'il est Français; le gouvernement lui signifie un arrêté d'expulsion, tandis qu'il fait arrêter Delesalle, son beau-père, et E. Hins, secrétaire du Conseil.

Robin réclame le bénéfice de l'exemption de la loi Bara, de 1865, qui dit, qu'un étranger qui a épousé une Belge, et qui en a un enfant, ne peut être expulsé pour motif politique; mais un jugement du tribunal de 1^{re} instance, du 30 mai 1869, déclare M^{me} Robin Française et déboute le demandeur.

Robin, avant de quitter le pays, proteste contre la mesure dont il est victime et l'interprétation abusive que l'on fait de la loi. Il se rend à Genève où il entretient sa jeune famille en faisant de la peinture artistique sur émail.

Il prend part au 4^e congrès de l'Internationale, à Bâle, en 1869. En février 1870, il rentre à Paris.

C'est sur ces entrefaites, en septembre 1869, qu'il publie dans la *Revue de Philosophie positive*, de Littré et Wyruboff, la première partie de son étude, très complète, sur l'*Education intégrale*, étude qu'il achève en juillet 1870 et juillet 1872 et dans laquelle, à côté d'idées générales absolument remarquables, se trouve un plan d'application aux idées très larges.

A l'ancienne pédagogie autoritaire compressive, négative tendant à l'amoindrissement de la vie, il veut substituer une pédagogie rationnelle, positive, émancipatrice et expansive, ayant pour but l'agrandissement de l'être et le développement intégral et harmonique de toutes ses facultés. L'éducation doit avoir pour base, non une portion restreinte des diverses connaissances humaines, mais leur ensemble.

Le 22 juin 1870, il comparait avec les membres de la Section parisienne de l'Internationale devant la 6^e chambre, sous l'inculpation de faire partie d'une *société secrète!*

Les débats, pendant lesquels les accusés conservent une attitude très fière, durent plusieurs jours.

Robin, que le procureur impérial daigne appeler " professeur distingué, " se voit condamné à deux mois de prison et 100 francs d'amende.

Il est incarcéré à Sainte-Pélagie.

Mais le gouvernement qui craint un mouvement révolutionnaire, le fait, ainsi que ses compagnons de lutte et de captivité, transférer à Beauvais.

Survint le 4 septembre; la République est proclamée et le directeur de la prison, sans aucun ordre, ouvre les portes aux prisonniers politiques.

Robin va rechercher sa femme qui s'est réfugiée chez ses parents, à Bruxelles. Mais l'arrêté d'expulsion pris contre lui un an et demi auparavant, n'est pas rapporté; sur la dénonciation d'un mouchard français, il est arrêté et détenu aux Petits-Carmes, pendant que se déroulent à Paris les terribles péripéties de la Commune.

Sa peine finie, il est reconduit à la frontière. Paris étant bloqué, Robin vient à Brest où, sans ressources et sans emploi et en désaccord avec sa famille, il se remet à faire de la propagande. Mais sentant son impuissance, il se réfugie à Londres où il se fixe définitivement jusqu'en 1879.

Il est mis par Jung en rapport avec Karl Marx qui lui procure des leçons de langue grecque et peu après il entre à la célèbre école Royale de Woolwich

(école formant les officiers d'artillerie et du génie), où il enseigne le français pendant neuf années.

Dès 1876, il est adjoint aux professeurs de mathématiques et de mécanique du Collège de l'Université de Londres.

C'est pendant cette période surtout qu'il parfait son éducation technique. Tout en s'occupant de l'objet ordinaire de ses études, il s'intéresse au mouvement néomathusien auquel sont mêlés les penseurs et les savants d'Outre-Manche. C'est en pédagogie qu'il considérera la question par la suite.

Il restera toujours préoccupé de la nécessité primordiale, pour la réussite de tout système éducatif, le perfectionnement de l'humanité et l'accroissement de son bonheur, d'empêcher ou tout au moins de limiter la procréation de dégénérés, scrofuleux, rachitiques, lourde tare, joug encombrant, que l'ivrognerie, la débauche et l'hystérie, filles de notre état social incohérent, imposent à l'humanité.

" Mais — dit-il en réponse à une sottise accusation — aussi bien la théorie générale de la population que les solutions pratiques fort scabreuses qui s'en déduisent, tout cela est absolument hors de la portée des enfants. A ceux qui m'ont été confiés officiellement, comme à tous ceux à qui j'ai eu affaire, je n'ai jamais parlé que de ce qui convient à leur âge, toujours dignement, sobrement, sûr de n'avoir jamais risqué de jeter le moindre trouble dans leur cerveau ou leurs sens. "

En 1879 il est appelé en France par M. Buisson, directeur de l'enseignement primaire, au dictionnaire duquel il collabora pendant son exil et qui le fait nommer inspecteur primaire à Blois; puis, l'année suivante, le 16 décembre 1880, directeur de l'orphelinat Prévost.

L'occasion lui est enfin fournie de réaliser son rêve. Tout est à faire, tout est à créer. Il se met à l'œuvre sans tarder (quinze jours après son arrivée, plusieurs ateliers sont déjà organisés). C'est là que pendant quatorze années il dépense sans compter sa vaste science, son infatigable énergie; qu'il donne le meilleur de lui-même à édifier pierre par pierre, l'œuvre, but de toute sa vie.

L'œuvre bientôt prend forme, se précise. Robin pense dès lors à faire connaître au dehors sa belle expérience pédagogique. En novembre 1882 paraît le premier numéro du "*Bulletin de l'Orphelinat*," qui non seulement est destiné à laisser des traces de l'œuvre contre toute tentative réactionnaire possible, mais doit répandre d'idée dans un cercle qui va sans cesse s'élargissant.

Un beau volume " les fêtes Pédagogiques, " rend compte des travaux féconds des sessions pédagogiques tenues à l'orphelinat et auxquelles prennent part des éducateurs de France et de l'étranger.

Les conférences sur les questions pédagogiques et méthodologiques se multiplient dans les écoles normales et ailleurs.

Les voyages en France et à l'étranger font connaître cette école qui est la preuve vivante de la supériorité de l'Education intégrale sur le système bâtard, incomplet, unilatéral, encore appliqué presque partout. Deux de ces voyages se font en Belgique, l'un en 1890, l'autre en 1893. Lors de cette dernière visite, l'orphelinat prend une large part à la session internationale de pédagogie pratique tenue à Gand du 12 au 18 août 1893.

La modeste école de Cempuis rayonne donc au loin : Sa renommée franchit les frontières et les mers ; la presse pédagogique, sociologique, politique d'Europe et d'Amérique parle de cet orphelinat où l'on a rompu complètement avec la routine.

Mais en même temps qu'elle attire les regards des esprits novateurs dont elle résume les aspirations, elle se dénonce avec persistance à la vindicte des attardés et la presse réactionnaire entame la campagne violente qui est encore à la mémoire de tous. Les événements politiques viennent compliquer la situation. Après l'assassinat de M. Carnot, le gouvernement exécute un mouvement de recul prononcé vers la droite, et le 30 août 1894, il révoque Robin après un simulacre d'enquête qui dure deux jours et qui révèle dans cet établissement d'où tout le monde partait émerveillé, " au point de vue de la surveillance, de l'administration intérieure, de la direction morale de l'enseignement, du recrutement du personnel et des doctrines internationalistes, des faits d'une gravité telle que sur les propositions des deux ministres (Guérin et Leygues) le conseil des ministres a jugé que le maintien de M. Robin à la tête de l'établissement n'était pas possible et a décidé sa révocation immédiate. "

Quand, lors de l'interpellation à la Chambre, le 10 novembre 1894, il s'agit de sortir de ce vague jésuitique, le ministre Leygues se contente de soulever l'indignation facile de la Chambre en dénaturant et en falsifiant un fait vieux de onze ans et pour lequel Robin est suffisamment couvert par ses supérieurs et en débitant quelques périodes à effet sur l'antipatriotisme du directeur de Cempuis.

Parlons-en de cet antipatriotisme. Et que mieux faire pour cela que de reproduire, malheureusement de façon trop écourtées, les pages de haute philosophie écrites par Robin ?

" A priori, nous aimons *tout le monde* ; ensuite, avec regret, nous retirons notre affection aux individus qui s'en rendent indignes. Il n'y a que des primitifs, des attardés, des dégénérés ou des farceurs qui puissent condamner ces doctrines ; et nous n'avons point affaire avec ces sortes de gens. Point ne nous soucie de ce qu'ils pensent ou font semblant de penser.

" C'est nous qui sommes les vrais patriotes ! Notre patriotisme est fait tout d'amour, non souillé de haine.

" Notre amour pour notre pays, nous le prouvons par nos actes, et non par de vaines paroles. Nos conquêtes sur l'étranger " béni " consistent à faire

" connaître à nos compatriotes des vérités utiles, nées ou développées chez nos voisins, à importer de leurs utiles inventions. Au lieu d'imposer à ces voisins " aimés " des lois oppressives, nous leur avons apporté de bons produits intellectuels ou matériels d'origine française.

" Voilà la bonne guerre, les vraies conquêtes, la saine émulation internationale ! Voilà la seule vraie gloire, les seuls nobles lauriers ! "

(*Educat. sociale*, juillet 1894.) RAISON.

Le conseil général de la Seine, de qui dépend l'orphelinat, a des raisons très sérieuses de suspecter la bonne foi du gouvernement ; il refait l'enquête au grand jour et de façon autrement approfondie. Elle aboutit à un blâme au ministre et au préfet et à l'allocation d'une pension annuelle et viagère de 4,000 francs à Robin, qui se trouve ainsi vengé tandis que la boue ne salit que ceux qui s'y sont vautrés.

Robin est depuis 1880 membre de la Société physique, de la Société d'anthropologie, des Commissions météorologiques départementales au ministère de l'instruction publique ; il est membre fondateur de la Société de sténographie Aimé Paris et de l'Association Galiniste. En 1885, il fut nommé officier d'Académie. Enfin le corps professoral de l'Université nouvelle l'a prié, à l'unanimité, de bien vouloir donner un cours de pédagogie à l'Institut des Hautes Etudes.

Robin ne s'est pas laissé abattre un seul instant. Avec sa vigueur de beau soldat intellectuel il a repris la lutte en faveur de ses idées. C'est cette lutte qui nous le ramène à Bruxelles, à l'occasion du congrès universel des libres-penseurs, dont il préside la première séance, et du cours qu'il va inaugurer à l'Université Nouvelle.

Une heureuse coïncidence le fera donc assister au mois d'octobre à l'ouverture de l'*orphelinat rationaliste*, à la chaussée d'Alsemberg, établissement fondé, dans des conditions plus modestes, sur le modèle de Cempuis.

Ce sera pour Robin, nous en sommes convaincu, le plus réconfortant hommage parmi ceux qu'il a reçu depuis un an, car de ce que pareil établissement puisse naître à la vie, ne semble-t-il pas que l'opinion publique, éclairée, a fait enfin justice de cette scandaleuse campagne qui n'aboutit qu'au triomphe de la victime ?

GABRIEL NISSEN.



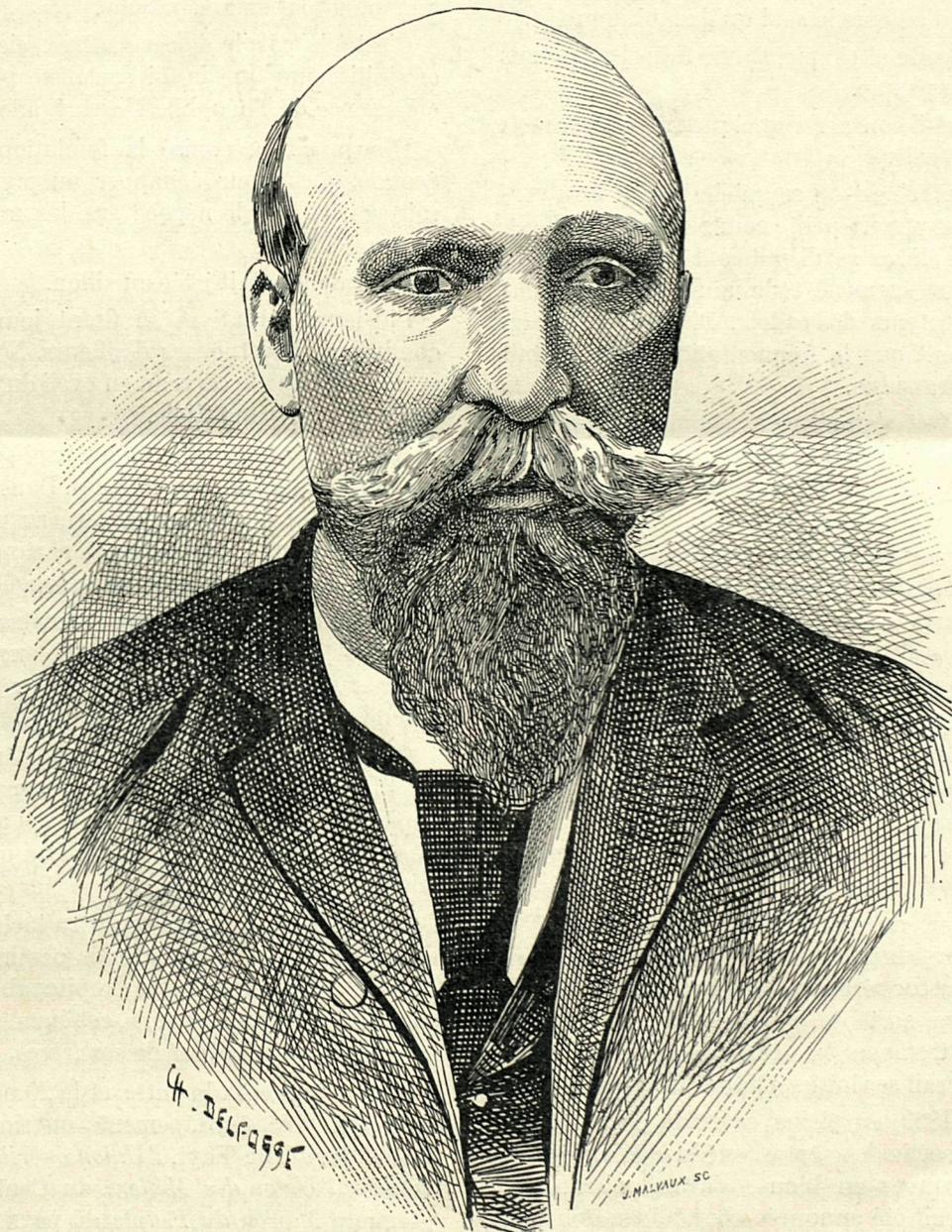
HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES



Théophile MASSART

Directeur de la Société Coopérative de Jolimont : « Au Progrès. »

Théophile MASSART

DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE JOLIMONT : « AU PROGRÈS. »

Un modeste, un laborieux, un honnête.

Théophile Massart est une des plus caractéristiques figures du prolétariat belge.

Fils d'ouvrier, il est resté ouvrier, et tel est son plus beau titre devant la vaillante population du Centre. C'est d'ailleurs le seul qu'il ambitionne.

Humble, droite et simple, sa vie fut celle de tous les enfants du peuple.

A peine put-il consacrer quelques rapides années d'enfance à l'école.

L'école, s'imagine-t-on ce qu'elle devait être vers 1840, dans une pauvre petite commune comme Fayt. Plus de cent élèves se disputaient l'attention d'un maître toujours surmené et les aînés devaient s'improviser instituteurs des cadets. D'ailleurs, c'est en hiver seulement que la fréquentation scolaire était plus ou moins assidue.

L'été, il fallait s'en aller par champs et prairies, érigés en bergers et en bouviers, ou se mêler aux bandes des petits glaneurs et des artisans de la fenaison.

De même que tant d'autres vétérans, ce n'est pas sur le pupitre ni devant le tableau noir d'antan, que Théophile Massart fit ample provision scientifique.

Son savoir est fait surtout d'expérience vécue et de culture spontanée. Et c'est le soir, à la lueur de la lampe, après les rudes journées de peine, que le courageux ouvrier s'initia aux grandes questions sociales qui devenaient la passion de sa vie militante.

A vingt ans, il était forgeron et fut embauché dans divers ateliers du centre.

« A l'atelier, ouvrier d'élite, dit notre ami Eugène Rousseau, dans sa vivante histoire du socialisme et de la coopération dans le centre, il battait le fer avec une sorte de joie, celle des vigoureuses besognes qui trempent les caractères puissants. Et le soir, il consacrait ses loisirs à forger des socialistes. »

C'était en 1869, en pleine croisade de l'Internationale. A la sortie des vêpres, sur la grand'place de Fayt, des groupes en blouse s'attroupaient. Une conférence avait été annoncée chez « Jean dou gros Fraune. » La population hésitait à répondre à l'appel; quelques jeunes gens, dont Massart, entraînèrent les indécis.

A la tribune se succédèrent Steens et Hins, deux

tribuns de l'époque. Tour à tour, en termes flagellants, ils dénoncèrent les inégalités sociales et l'arbitraire d'un régime économique de démoralisation; ils firent entendre une fière parole de relèvement et adjurèrent les travailleurs de s'unir pour marcher aux intégrales émancipations.

C'est à la parole de ces maîtres, c'est au verbe de ces initiateurs que la foi socialiste pénétra dans la conscience de Théophile Massart, adolescent.

Hins avait préconisé la fondation de magasins économiques pour échapper au prélèvement usuraire opéré par le négoce sur les maigres salaires du prolétariat.

La semence était jetée au sillon.

Plusieurs initiatives se firent jour — dans des conditions defectueuses d'ailleurs. N'importe, l'idée germerait dans le cerveau en éveil du jeune Massart qui, dès lors, se multiplie.

L'Internationale le compta parmi ses zélés les plus ardents et les plus dévoués. Dans les ateliers où il travaille, il est bientôt déclaré suspect; on le surveille, l'espionne, le traque et partout, ici sous un prétexte là sous un autre, on le congédie.

Il connut la misère des sans-travail, l'interdit bourgeois s'abattant comme une excommunication vitale sur la tête des laborieux qui osent formuler et défendre les revendications prolétariennes.

C'est ainsi qu'au lendemain des luttes héroïques de l'Internationale, dénoncé, conspué par la gent capitaliste, il dut abandonner le sol aimé du Centre et se réfugier au pays de Charleroi où il vécut trois tristes années pénibles.

A son retour, quand il reprit sa tâche interrompue de propagandiste obscur mais obstiné, les persécutions s'acharnèrent plus impitoyablement encore sur ce révolté, cet insoumis, cet émancipé qui voulait se faire l'émancipateur de ses frères.

Massart accepta la lutte et le 20 octobre, fusionnant les divers groupements ouvriers du Centre : *la Solidarité*, de Fayt, *l'Union ouvrière*, de La Louvière, et *l'Union des Métiers*, du Centre, il fonde la première *Maison du Peuple* du pays et c'est lui qui fait apport de l'immeuble qui devait désormais servir de citadelle au socialisme militant, pour toute la région du Centre.

Nous l'avons dit, quelques essais de coopération

et même d'association ouvrière avaient été tentés sans succès, dans la contrée, par des aventuriers peu scrupuleux ou des prosélytes malhabiles; une impression de méfiance était demeurée dans les esprits.

La bourgeoisie industrielle et commerciale exploita cet état d'âme de nos populations ouvrières avec un déconcertant cynisme. Ce fut une campagne inavouable d'outrages sous le manteau de calomnies honteuses, d'insinuations perfides.

Théophile Massart, dans la pureté de ses mobiles, dans la loyauté de sa gestion, dans la droiture de ses actes, trouva la force de mépriser la meute qui aboyait à l'œuvre de défense sociale qu'il édifiait, et dédaigneux des attaques haineuses, défiant les agressions lâches, il opposa à la colère impuissante de ses adversaires intéressés, l'inflexible tenacité de sa volonté sûre, de sa clairvoyance hardie.

On retrouvait le jeune forgeron dans l'indomptable propagandiste.

Comme il martelait jadis le fer sur l'enclume, ainsi désormais, avec le même élan, la même vigueur, la même virilité obstinée et victorieuse, il enchâsse l'idée dans les cerveaux les plus rebelles.

Organisateur plutôt qu'orateur, il est l'âme des comités, l'inspirateur des groupements, la voix qui stimule les vaillances hésitantes, le geste qui découvre les horizons d'espérance.

Et quand le masque énergique, le verbe rude, l'œil perçant, il harangue les compagnons en un franc patois clair, expressif, impressionnant, s'il ne passionne ni n'enthousiasme pas ceux qui l'écoutent, il les convainc. Il n'entraîne pas les auditoires; il se contente de les conduire aux décisions mûries, marquées au coin de la raison et de l'expérience.

Sa qualité maîtresse, c'est la probité.

Aussi, partout où il passa, les clubs ouvriers, comme pour rendre hommage à l'intégrité de son caractère, le désignèrent comme trésorier.

Il y a du Jourdes chez Théophile Massart.

Comme sa parole à la tribune, sa plume dans la polémique est sans prétention, sans recherche, insoucieuse des rares tours de phrase, préoccupée surtout des formules nettes qui frappent l'imagination ouvrière et restent incrustées dans les mémoires prolétariennes.

C'est ainsi qu'il écrivit à ses heures dans une série d'organes socialistes : *l'Internationale*, *l'Ami du Peuple*, *le Bulletin de la Coopérative*, etc., sous divers pseudonymes : Jean-Louis, un Socialiste, un Démocrate.

En 1873, dans les colonnes de *l'Internationale*, organe des sections belges de l'Association internationale des travailleurs, il publie, sous le titre : *Les conséquences de l'organisation du travail*, une étude où il oppose le travail sous l'organisation actuelle au travail dans le régime prochain.

C'est une critique fouillée, mathématique, " de l'usurateur système qui abandonne le travail, l'effort créateur, l'activité vivante, à la coupe arbitraire du capital, par soi-même, puissance inerte et force morte. "

Et comme mode de réorganisation transitoire, Théophile Massart indique la coopération, la suppression des intermédiaires inutiles, la production en commun au profit de chacun et de tous, la loi de solidarité se substituant à l'antagonisme de l'employeur et des employés.

On le sait, la coopération fut l'idée maîtresse de cette carrière de travail et de dévouement.

Les hommes vivent dans leurs œuvres et c'est à leurs œuvres qu'il faut les juger.

Nous avons le droit d'écrire à cette place que, s'il en est beaucoup dont le nom plus éclatant a fait plus de bruit dans le pays que celui de Théophile Massart, il est peu de laborieux qui aient rendu autant que lui de services à leurs frères, peu dont la vie ait été aussi méritoire, peu qui légueront à la grande famille ouvrière un héritage aussi précieux, un legs aussi impérissable.

La société coopérative de Jolimont : *Au Progrès*, dont il fut le généreux fondateur et dont il reste le gérant plein de sollicitude et d'abnégation, suffit à sa réputation.

On a dit, rapporte notre camarade Eugène Rousseau, que le Vooruit est un plaidoyer en briques en faveur du socialisme coopératif; le mot s'applique heureusement aussi au *Progrès*.

Un journal de la démocratie bourgeoise disait naguère, en parlant des grandioses installations de nos frères de Gand : " Le Parti socialiste gantois a édifié un monument où il cherche à accumuler, comme en un phalanstère, tout ce qui peut être utile à l'ouvrier ou tout ce qui peut lui plaire. "

Et le même organe ajoutait le lendemain :

" Quand on constatait le succès de la coopérative socialiste Vooruit, il y a quelques années, il ne manquait pas de gens pour dire que tout cela était possible à Gand, grâce au dévouement et à l'abnégation des socialistes flamands, mais ne le serait pas en pays wallon. Le succès de la coopérative de Jolimont donne à cette assertion un éclatant démenti. "

Dressée sur une colline, dominant une vaste région, coupée de plans verdoyants et obscurcie par l'ombre fumeuse des usines et des fosses agglomérées, la citadelle : *Au Progrès*, avec ses vieux bâtiments modestes d'avant-garde et ses constructions plus récentes, à l'allure audacieuse et tranquille des places inexpugnables.

Une citadelle, oui, les grands soirs de veillée, avant le combat ou les jours de combat de haute lutte — quand les masses ouvrières encombrant les abords ou la spacieuse salle de réunion — et que

des voix de tribuns clament les revendications populaires, et que des sourdes clameurs de colère ou d'enthousiastes saluts de délivrance montent de la foule qui gronde ou tressaille.

Mais par les journées laborieuses des semaines paisibles, une ruche, plutôt énorme, bourdonnante, d'ailleurs sans reine ni frelons, où chacun travaille en belle humeur, en liberté et en fraternité.

C'est en 1886 que la coopérative boulangère fut installée dans les locaux de la Maison du Peuple, fondée, comme nous l'avons dit plus haut, en 1872.

Rapidement, elle prit une heureuse extension. En 1887, elle acquiert une maison attenante et une large parcelle de terrain, où elle s'annexe une pharmacie.

En 1888, nouveaux agrandissements, évalués au bilan à une somme de 12,175 francs. Et c'est ainsi qu'ont pu être aménagées ces installations sans luxe, non sans confort, que les opérations de la société n'ont cessé de s'élargir; c'est une vaste ferme industrielle et commerciale, fabriquant le pain au moyen d'un outillage industriel perfectionné et ouvrant des comptoirs de café, de vin, de boucherie — sans parler de la pharmacie coopérative.

Veut-on se rendre compte de la prospérité du *Progrès* évaluée en chiffres : Au 1^{er} janvier 1895, elle clôturait son bilan semestriel par un boni de fr. 64,265.56; l'exercice suivant solde l'actif par une somme de fr. 46,336.83, soit plus de cent dix mille francs de bénéfice net, en un an.

Elle a édifié des succursales à La Louvière et à La Hestre. A cette heure même, Théophile Massart travaille à fonder une nouvelle installation aux deux Houdengs.

Telle est l'œuvre de l'homme d'initiative, de persévérance, de dévouement et d'expérience auquel nous avons été heureux de rendre hommage aujourd'hui.

Jolimont donne la mesure de l'excellente pratique des réformes ouvrières inscrites au programme socialiste.

Là, par la seule force de l'association, par la seule pratique de la solidarité laborieuse, on est parvenu à garantir à chaque travailleur, un *minimum de salaire* qui dépasse cinq francs, si on tient compte

de la répartition des bénéfices, et un *maximum d'heures de travail*, " les huit heures, " " les 3 × 8 " — ce qui sauvegarde la santé et la culture intellectuelle et morale de tous.

Là, comme Eugène Rousseau l'expose en termes précis dans sa brochure de vulgarisation, *La mutualité dans le Centre*, est fondée une caisse de secours qui assure aux invalides de la maladie et des accidents aide, secours, assistance et sollicitude.

Une *caisse de retraite* permet même d'octroyer aux vétérans du Progrès, une *pension* de deux francs par jour, à partir de cinquante-cinq ans.

Tels sont les bienfaits prodigués aux coopérateurs du *Progrès*.

Et les coopérateurs du Progrès prodiguent à leur tour leurs bienfaits à l'idée socialiste et au Parti ouvrier.

C'est à eux qu'on doit, en majeure partie, les superbes campagnes de propagande victorieuse, conduites depuis Octobre dans les trois arrondissements de Charleroi, Soignies et Thuin, dont Jolimont est le point de jonction et de ralliement.

C'est à leur constante initiative, à leur intégrale indépendance qu'il faut attribuer l'intense mouvement d'idées, l'émulation de généreux efforts, toute la poussée émancipatrice qui fait que le *Centre* est digne de son titre de région capitale.

Et ce sont autant de titres d'affection, de respect et de gratitude que les ouvriers de la contrée sont unanimes à invoquer, quand on prononce devant eux le nom de Théophile Massart.

Nous le répétons, le directeur de la coopérative de Jolimont est un humble et un diligent conseiller provincial pour le canton de Seneffe; il déclina en octobre dernier l'honneur du mandat parlementaire " voulant se consacrer exclusivement à ses responsabilités coopératives. "

A tous les yeux, cela rehaussera le mérite de l'homme et cela expliquera la puissance indestructible du socialisme dans le Centre; car c'est avant tout, dit notre vieil ami Théophile Massart, sur l'organisation économique que le Parti ouvrier doit fonder ses conquêtes politiques et l'émancipation matérielle et morale du prolétariat.

JULES LEKEU.



HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

Le prochain numéro contiendra le portrait et la biographie de M. Charles BULS



M^{me} Camille du GAST

Aéronaute

M^{me} Camille du GAST

AÉRONAUTE

M^{me} du Gast, dont nous donnons ici le portrait, est l'intrépide et charmante Parisienne qui vient de faire avec M. Capazza la mémorable expérience aérostatique du parc Léopold.

Très grande, infiniment gracieuse, d'une admirable pureté de lignes et de traits, M^{me} du Gast est sans contredit, malgré sa jeunesse, une des figures féminines les plus remarquables de notre époque : musicienne d'un talent peu commun, instruite sans pédanterie, écrivain charmant sans la moindre prétention de "bas-bleu", riche sans ostentation, apportant dans l'exécution des actes les plus téméraires en apparence une logique et un sang-froid extraordinaires, elle possède un rare ensemble des qualités physiques et morales les plus éminentes et les met généreusement au service des plus nobles causes.

M^{me} du Gast est née à Paris en 1871; son père, un riche propriétaire, chevalier de la légion d'honneur, lui fit donner une instruction solide que l'intelligence précoce de l'enfant permit de mener de front avec les études musicales les plus sérieuses. M. Le Couppey, l'éminent professeur au Conservatoire de Paris, fut frappé de ses dispositions pour le piano et s'attacha à les développer.

A 16 ans, grâce à une dispense d'âge, la jeune fille passa brillamment les examens du brevet supérieur; en même temps, l'élève favorite de Le Couppey lui servait de moniteur dans ses cours d'où sortirent tant de talents, et quelquefois même suppléait le maître dans ses cours privés lorsque celui-ci se trouvait empêché.

La mort du célèbre professeur, survenue en 1887, interrompit pour quelque temps la carrière artistique de M^{me} du Gast; elle fit alors avec ses parents quelques voyages pendant lesquels elle donna déjà des preuves de ce courage froid et raisonné qu'elle possède à un si haut degré : n'entreprenant rien sans en avoir pesé toutes les conséquences, mais alors ne se laissant jamais détourner de sa résolution et ne reculant devant aucun sacrifice pour en assurer l'exécution. Un jour que les guides refusaient de l'accompagner au sommet d'un pic réputé dangereux et dont les crevasses étaient cachées par une avalanche récente, elle les y décida en assurant à leurs femmes et leurs enfants une rente en cas d'accident; plus tard, à Charleroi, elle étonna les ingénieurs et les mineurs eux-mêmes par son calme souriant et sa gaieté franche en visitant avec son mari les principales mines du pays, à 1,000 ou 1,200 mètres au-dessous du sol,

Cependant M^{me} du Gast se fit entendre dans un grand nombre de concerts à Paris et dans toute la France, accordant généreusement le concours de son brillant talent à des œuvres de bienfaisance, et remportant partout les plus éclatants succès de pianiste, de grâce et de beauté.

Ajoutons, ce qui est moins connu, que M^{me} du Gast possède une voix superbe de soprano dramatique et interprète avec un talent très original; il est regrettable que sa haute situation dans le monde parisien la tienne éloignée du théâtre où, par sa beauté sculpturale, son intelligence et son talent, elle incarnerait d'une façon grandiose les héroïnes de Wagner.

La manière dont M^{me} du Gast fut amenée à s'occuper d'aérostation est assez curieuse pour être racontée ici.

M. Capazza, l'aéronaute français si connu par son audace et ses découvertes, lui fut présenté, au commencement de cette année, à une représentation du Théâtre Libre; occupée par la pièce, M^{me} du Gast ne

fit aucune attention à lui et le reconnut à peine lorsqu'elle le rencontra, un mois après, dans un salon-ami. Ce soir là, on pria M. Capazza de raconter quelques ascensions; il décrivit son passage de Marseille en Corse, en 1885, puis il parla de la navigation aérienne en général, de cette science qui avait donné de si belles espérances il y a cent ans et qui depuis, seule entre toutes, n'avait pas réalisé un progrès sérieux; il exposa alors les perfectionnements qu'il avait imaginés, le parachute sauveteur supprimant les accidents de rupture du ballon, son projet de ballon dirigeable, et son découragement après tant d'efforts annihilés par la routine des uns et le mauvais vouloir des autres.

M^{me} du Gast avait écouté sans mot dire, intéressée par cette découverte d'une science qu'elle ne connaissait pas et par la possibilité de tenter un effort en sa faveur; excitée par la grandeur même de la difficulté à vaincre; en quelques minutes sa résolution fut arrêtée et elle demanda à l'aéronaute de faire avec lui une expérience de sauvetage aérien.

M. Capazza fut surpris, il y avait vraiment de quoi; il regarda en face cette femme du monde qui ne le connaissait même pas et qui lui proposait tranquillement, le sourire aux lèvres, de faire une expérience si terrifiante (une chute de plusieurs kilomètres!) que deux hommes seulement, avec lui, avaient osé la tenter; il eut l'intuition d'être en présence d'un caractère exceptionnel et, plein de confiance d'ailleurs en son appareil, il accepta. Le lendemain même il venait trouver M. du Gast, lui faisait partager sa foi et, huit jours après, le 16 juin 1895, avait lieu à la Villette cette expérience sensationnelle : l'absence totale de vent ne permettant pas au ballon de sortir de Paris, les hardis voyageurs le firent éclater à 3,600 mètres d'altitude et furent déposés par le parachute sur un toit du Faubourg St-Antoine.

Le 7 juillet, M^{me} du Gast et M. Capazza renouvelaient l'expérience dans des conditions plus probantes encore; partis de St-Denis, ils crevèrent le ballon à 4,000 mètres de hauteur après avoir traversé une partie de Paris : ils allaient tomber dans la Seine lorsque M. Capazza, par une inclinaison latérale du parachute-sauveteur, dirigea la descente au centre de l'île Rothschild, démontrant victorieusement la possibilité, en cas d'accident, non seulement de descendre doucement jusqu'à terre, mais aussi, dans une certaine mesure, de se diriger vers un point déterminé.

Si enfin les autorités des différents pays se décident à imposer aux aéronautes les moyens de sauvetage préconisés par M. Capazza et qui semblent d'un effet si certain, il est bon que l'on sache que c'est à M^{me} du Gast, à son audace raisonnée, qu'en revient tout l'honneur; quand M. Roland, président de la Chambre de commerce française de Bruxelles, la pria de venir renouveler cette expérience au profit de l'Union belge de Paris et de l'Union française de Bruxelles, M^{me} du Gast n'hésita pas devant cette œuvre qui satisfaisait à la fois les intérêts de l'humanité et de la science.

Quelques particularités : M^{me} du Gast n'aime que les œillets, et les œillets roses exclusivement; depuis son enfance, elle ne portepas d'autres fleurs, et partout où elle se trouve s'en fait envoyer tous les jours de Paris.

M^{me} du Gast adore les animaux, surtout les chiens et les chevaux : on voit que, contrairement à un préjugé trop répandu, l'amour des bêtes ne rend pas insensible aux souffrances humaines.

Louis CAPAZZA

Aéronaute, inventeur du parachute « Sauveteur-Aérien »

M. Capazza est né à Bastia en 1862. Adolescent, il fut employé aux Ponts et Chaussées, où il connut son ami si dévoué, l'ingénieur Livrelli. Pendant son passage de cette administration, il inventa le campylographe et l'elliptographe, instruments techniques. Il fut envoyé à Paris pour en réaliser la fabrication. Il ne sut point repartir de cette ville et, pour vivre, il trouva le moyen de travailler à la carte secrète du grand Etat-major français. Pendant deux ans il demeura sous la direction du colonel de La Noë, un de ses plus précieux collaborateurs. Ce fut là qu'il émit ses théories du sauveteur aérien et des parachutes-lests. Il abandonna bientôt sa situation pour pouvoir en liberté produire des preuves à l'appui de ses théories.

En 1886, en présence de F. de Lesscps, sur l'Esplanade des Invalides, première expérience des parachutes-lest; même année première expérience du sauveteur aérien; en novembre, en compagnie de Fondère, l'explorateur du Congo, traversée de Marseille à Ajaccio. En juillet 1892, ascension en compagnie de M^{me} du Gast, quelques semaines plus tard nouvelle ascension.

Enfin, les si brillantes et triomphales ascensions de Laeken et du Parc Léopold viennent de consacrer en Belgique la gloire du plus hardi et plus sage aéronaute de ce temps.

Au physique, Capazza est sec, nerveux, très brun; très brave, énergique et résolu, il a le serein courage de ceux qui s'appliquent au sang-froid, étant plutôt de caractère violent.

Au moral, les lignes qu'écrivait son ami Bergerat, sous le pseudonyme de « Caliban », dans le *Figaro*, sauront mieux donner de l'homme une vraie appréciation, que tout éloge plus ou moins lyrique.

L'AÉROSTAT LENTILLAIRE

Me trouvant à Bastia en octobre 1887, j'entrai un soir au café Andréani pour y prendre... des nouvelles de l'Odéon, et comme tout de suite les journaux du continent m'en donnèrent d'excellentes, je ne sus plus que faire de la vie.

Je me disposais donc à m'en aller dormir lorsque mes regards se fixèrent sur un consommateur jusqu'alors plongé dans l'étude comparative de l'*Illustration* et du *Monde illustré* et qui tout d'un coup venait de relever la tête.

Or, cette tête était étrange, véritablement.

Posée à peu près en équilibre, et comme trop lourde, sur un corps trop frêle qui semblait destiné de toute éternité à une autre, cette tête resuscitait à confondre celle du jeune Bonaparte, mais d'un Bonaparte, hoffmanesque, ayant la jaunisse et frisé!... — Ce curieux personnage me parut avoir environ vingt-cinq ans ou plutôt, ainsi que dit Sénèque, ne les avoir déjà plus.

Bientôt il se leva, prit son chapeau et sa canne et se dirigea vers la sortie. Tous les habitués du café l'avaient salué au passage et les

garçons le reconduisirent avec une sollicitude respectueuse. Sans nul doute je venais de voir l'une des personnalités de l'île qui, pour suivre la fameuse prophétie de Jean-Jacques, n'a pas encore fini « d'étonner le monde ». — Qui est-ce? demandai-je.

Et l'on me répondit :

— C'est celui qui a trouvé le secret du ballon dirigeable!..

Je n'en écoutai pas davantage. Le charme était rompu. Dire à un boulevardier boulevardier qu'un monsieur, fût-il Corse et ressemblât-il à Bonaparte de façon à tromper Madame Mère elle-même, a résolu le problème de la navigation aérienne, c'est oublier que ce boulevardier est Français, et que le Français est un sceptique à qui il est inutile de « la faire ». Nous connaissons tous, du Grand-Hôtel à la rue Drouot, celle du ballon dirigeable. On y monte aéronaute et l'on en retombe photographe! Le propre du ballon, c'est d'être captif, car quand on le lâche, c'est le diable qui vous emporte!

Et de décrocher mon pardessus de la patère. Un garçon m'aïda à l'endosser, comme d'usage.

— Ah! monsieur, me glissa-t-il à l'oreille avec un fort accent local, ah! si nous pouvions avoir celui-là encore!

— Qui, celui-là? Quoi, encore? — Et je le regardais béant, un bras en l'air.

— Dame! monsieur, après Napoléon et Christophe Colomb!... car Christophe Colomb était Corse, c'est démontré aujourd'hui par la science. Et vous comprenez?

Non seulement je ne comprenais pas, mais je ne voulais pas comprendre.

— Vous comprenez... si nous donnons encore au monde l'empire de l'air, ah! alors!..

Il acheva d'une chiquenaude! — Il ne me restait plus qu'à alier me coucher bien vite; Bastia, le soir, était dangereux, car on dit que ça se gagne.

Le lendemain, je rendis visite à quelques notables de la ville, personnes graves, assises et tout à fait considérables, auprès desquelles je m'enquis, en historiographe consciencieux, des curiosités bastiaises d'abord, puis des hommes éminents, soit dans les sciences, soit dans les arts, qu'étaient cette petite Gênes.

— Elle étale M. Louis Capazza, firent ces notables austères, avec une fierté unanime et sincère.

Et je piquai le soleil requis, car mon « tortonisme » était pincé en flagrant délit d'ignorance. Je ne savais rien de ce Louis Capazza, et mon Larousse était loin, hélas!

— Ah! vraiment? souris-je par contenance.

— C'est à Bastia, répartit l'un de mes hôtes, qu'il a trouvé le « campylographe ».

— Et ses deux « ellipsographes », ajouta un autre.

— Et son beau « parachute-lest », appuya un troisième, membre du municipale.

L'an dernier, sur la route de la Corniche, près de Menton, je lavais un jour (révérence parlez), une aquarelle, sous la direction clémentine de mon ami le peintre Marius Michel, oléographe distingué. Mon faible génie luttait inutilement, dois-je le dire, avec la fantaisie ailée d'une troupe d'alcyons magnifiques, plus blancs que l'ouate immaculée des pôles, et dont le vol me paraissait, ainsi qu'à lui, non seulement insaisissable, mais incompréhensible, même à des bacheliers.

Tantôt ondoyants, tantôt immobiles, toujours dédaigneux de la brise, assez forte pourtant, mais inefficaces par elle, ces goélands heureux fendaient horizontalement les ondes d'azur, y ramaient à la façon paisible des galères sur la mer du roy, et troublaient toutes les idées reçues, les nôtres, ô Tortoni! sur l'aviation.

Quand ils voulaient monter, sans rompre leur élan, ils se renversaient légèrement en arrière, les ailes tendues, montrant la proue duveteuse de leurs jolis ventres de soie, et c'était tout : ils montaient.

Quand ils voulaient descendre : sans rompre leur élan, ils se penchaient doucement en avant, les ailes tendues, exposant la poupe huileuse de leurs superbes dos d'argent, et c'était tout : ils descendaient!

S'ils désiraient tomber, ils fermaient les ailes, et ploc ! ils tombaient.

— Observez, ricana une voix derrière nous, qu'aucun d'eux ne cherche à s'élever verticalement, en ligne droite, comme les montgolfières (1783-1890)! C'est pour cela qu'ils marchent dans l'espace.

Terrifié, je sentis que la rencontre fatale était imminente, avec la présentation redoutée. Le Bonaparte hoffmanesque du café Andréani planait sur mon dos de tortoniste; je n'osai me retourner. Mais déjà la voix clamait plus lointaine: « L'ellipsoïde de l'oiseau en mouvement, c'est la lentille ». Puis, elle se perdit sous les oliviers où elle disait encore: « Le ballon dirigeable sera donc lenticulaire, ou il ne sera pas!... »

— Pauvre garçon! soupira alors mon ami l'oléographe, quel sort que celui de l'inventeur en France! Son idée de la forme lenticulaire est la seule tentative nouvelle qu'ait produite l'aérostatique depuis Montgolfier, le seul pas en avant qu'ait risqué cette science trépidante, le seul effort pour sortir de la routine où on s'enlise! Il ne peut arriver à se faire entendre. Toutes les portes se ferment devant lui. Les académiques, les gouvernementales, les librés, et, bien entendu, les financières: il n'y a que la Corse qui croit en lui! Et pourtant, qui sait?... je pense toujours à Fu'ton quand je le ren-

contre, et à cette bêtise éternelle de notre pays qui nous a privés de l'initiative et de ses bénéfices dans la découverte de la vapeur! Vous verrez que la navigation aérienne nous passera encore sous le nez!

« Si encore on essayait! Si on se risquait à quelques expériences! Car, enfin, ils ne blaguent pas, eux, les malheureux aéronautes! C'est leur peau qu'ils jouent, à pile ou face. On ne badine pas avec l'azur. Ce jeune Corse, à qui vous avez montré le dos, et qui s'en est allé discrètement, de peur de vous importuner, il est aussi brave qu'il est timide. Il a fait vingt-cinq ascensions, à vingt-cinq ans, seul ou presque seul, dans un ballon effroyable, que j'ai vu à Marseille, et qui est une simple loque! Il est le premier qui ait osé traverser la mer, sur cette loque, le 14 novembre 1886, et qui y ait réussi. Car il y a réussi. Il avait pour compagnon ce colosse de Fondère, aujourd'hui explorateur dans l'Afrique centrale, dont la témérité est proverbiale, et qui tire pourtant son chapeau quand on prononce devant lui le nom du petit Capazza, un enfant qu'il portait à bras tendu. Et voilà! Mais la France est la France et le boulevard! »

CALIBAN.



Louis CAPAZZA

Aéronaute

HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

Le prochain numéro contiendra le portrait et la biographie de M. Ernest SOLVAY



Charles BULS

Bourgestre de Bruxelles

Charles BULS

BOURGMESTRE DE BRUXELLES

Sera l'homme du jour de demain — quand le scrutin appellera aux urnes les électeurs qui auront à juger le rôle du premier magistrat de Bruxelles pendant les quinze années de son règne à l'hôtel de ville — puis retombera aussitôt dans l'indifférence publique.

Pourquoi cette froideur des Bruxellois pour le bourgmestre qu'ils ont cependant maintenu sur son siège pendant autant d'années? Peut-être parce que, tout en reconnaissant à l'administrateur certaines qualités et une intégrité indéniables, les nombreuses palinodies de l'homme politique ont mis en méfiance le populaire qui, dans sa droiture native, aime avant tout dans ses représentants la franchise des opinions et comprend difficilement que l'on puisse varier de convictions selon les intérêts du moment.

Peut-être aussi que la nature, en accordant à notre mayeur le physique qu'on lui connaît, a-t-elle contribué pour sa part à son manque de popularité...

En effet, grand et maigre — maigre à l'extrême — le regard autoritaire dans un figure osseuse, guindé de mise et d'allure, Charles Buls n'a rien de l'aspect représentatif qui avait fait d'Anspach, son presque prédécesseur, le type du bourgmestre populaire par excellence. Ingrate nature! Ajoutons que le ton souvent cassant de ses paroles, prononcées d'une voix nazillarde, la dureté de son geste automatique, traduisant une pensée toujours très personnelle, ne contribuent pas peu à renforcer l'impression plutôt désagréable que l'homme produit à première vue.

L'administrateur, qui doit exister dans tout bourgmestre, n'est cependant pas sans mérite chez Buls, comme nous le disons plus haut, mais avant d'apprécier notre premier magistrat selon ses actes politiques, faisons rapidement sa biographie, qui ne sera pas longue, selon la destinée des gens qui sont appelés à ne pas laisser une large trace dans l'histoire.

Charles Buls — *Karel* pour ses amis flamingants — est né à Bruxelles en 1837. Son père, orfèvre, établi rue du Marché-aux-Herbes, lui fit faire des études complètes à l'Athénée de la ville, section professionnelle, puis l'envoya passer un an à Paris et un an en Italie afin de perfectionner le jeune Buls dans l'étude des langues étrangères et aussi dans la connaissance des chefs-d'œuvres de l'antiquité.

A son retour en Belgique, son père l'initia à sa

profession d'orfèvre et pour compléter son éducation artistique le fit entrer dans l'atelier du sculpteur Léonard.

Mais les vues du père Buls devaient être déçues par l'ambition du jeune homme.

En proie à la passion des voyages qui ne devait plus le quitter, Charles Buls parcourut l'Europe, curieux surtout des questions d'art et d'enseignement, et c'est en 1864, après une excursion en Hollande, où il avait été frappé des avantages que ce pays avait retiré de la Société *Tot nut van 't algemeen*, qu'il réunit quelques amis et fonda avec eux la *Ligue de l'enseignement* dont il fut secrétaire pendant dix-sept ans.

Ce fut son entrée dans la politique et on ne peut méconnaître les immenses services que cette ligue a rendu à la cause de l'instruction publique : Revision de la loi de 1842, perfection des programmes scolaires, instruction plus approfondie pour les masses...

A cette époque, d'ailleurs, notre futur mayeur était d'un libéralisme presque libertaire. En 1870, il collabora à la *Liberté* avec ce quatuor d'hommes politique qui semble des plus baroques aujourd'hui : Léon Vanderkindere, Graux, Picard et Olin.

*Ah! que j'en ai connu de ces fiers progressistes
Doctrinaires le lendemain...*

* * *

Buls suivit ses chefs, et lors de la dissolution des Chambres se mit sur les rangs et signa avec eux la fameuse lettre-manifeste qui contenait, entre autres, ces quelques idées :

“ ... L'époque n'est pas éloignée où il faudra trouver à *tout prix* une solution aux graves problèmes économiques qui concernent la classe ouvrière. ”

Ensuite :

“ ... Nous disons qu'il faut rompre absolument avec cette vieille politique immobile et doctrinaire qui nous a isolés du mouvement européen. ”

Et encore :

“ ... Nous voulons la revision *immédiate* de l'article 47 de la Constitution et l'adjonction au corps

électoral d'une partie considérable de la classe ouvrière... »

Nous allons voir bientôt ce que l'homme politique arrivé devait faire de ces fières déclarations de principes!

* *

Blackboulé au poll de l'Association libérale : 30 voix sur 442; blackboulé ensuite devant les électeurs : 675 voix sur 9021 votants, Buls, découragé, rentra dans l'ombre de sa boutique d'argentier.

Eclipse de plusieurs années de notre astre municipal.

Ce n'est qu'en 1877, à la mort de M. Funck, qu'il brigua à nouveau un mandat politique et, arrivé cette fois bon premier au scrutin, il fut nommé conseiller communal. Dès lors, l'astre commença son ascension au zénith de la gloire.

Ascension rapide, du reste.

18 février 1879 : Ch. Buls est nommé échevin de l'instruction publique, poste qu'il remplit au mieux de son mandat et qu'il n'aurait jamais du quitter et

En 1881, prend possession de l'écharpe de bourgmestre de Bruxelles délaissée, et pour causes, par le fameux Vanderstraeten. Vanderstraeten, vous savez ? Ce bourgmestre qui tirait le meilleur de ses revenus de maisons... non privées où allaient se réjouir les célibataires en quête de plaisirs faciles. Passons!

On dit alors que le ministère se fit tirer l'oreille pour mettre à la tête du collège de la capitale un homme qu'il considérait comme dangereux pour la tranquillité publique et que ce ne fut que grâce à l'appui de M. Graux, alors ministre des finances du cabinet libéral qu'il fut enfin nommé. Ceci donne une idée des opinions avancées qu'on lui prêtait. Qui le croirait aujourd'hui ? Quoiqu'il en soit, le nouveau bourgmestre confirma aussitôt ses preuves d'administrateur excellent, sans pitié aucune pour la routine administrative et bureaucratique.

Nommé à un moment difficile, alors que les affaires de la ville étaient dans un beau gâchis, Buls y fit des prodiges de merveilles et répara en peu de temps le désordre qui y régnait en maître ensuite de la précédente administration. Au début de son règne, une grève d'ouvriers ébénistes éclata à Bruxelles. Le bourgmestre, appelant dans son cabinet les patrons et les ouvriers, parvint à faire comprendre aux premiers ce que les réclamations des ouvriers en grève avaient de fondé, et rétablit l'accord.

La Bourse du Travail, copiée sur le modèle de celle de Paris, et l'école d'arts décoratifs étaient venues de l'initiative du nouveau magistrat. La popularité méritée souriait au jeune bourgmestre, administrateur intelligent des intérêts de ses commettants... Mais la politique et de nombreuses

gaffes détruisirent bientôt tout ce que ce beau zèle du début avait produit.

En 1882, grâce à l'augmentation du nombre de ses habitants, Bruxelles avait deux députés de plus à élire. M. Buls fut choisi et, tranquillement, sans aucune protestation, passa en tête de la liste de l'Association libérale : on trouve tout naturel que le bourgmestre de Bruxelles soit en même temps député; nous sommes encore à nous demander pourquoi cela est utile.

Dès lors, devenu représentant, Buls commença la longue série des palinodies qui devaient lui retirer peu à peu l'estime et la confiance des honnêtes gens.

Pour conserver ce nouveau mandat, le bourgmestre perd de plus en plus ce qui devrait être cher avant tout à un homme public : la dignité et l'indépendance du caractère.

Pour plaire au ministère d'alors — on eût pu croire que l'écharpe municipale lui avait été donnée à ce prix — le député Buls commet toutes les bassesses. Plus de principes qui tiennent ! Le ministère ne veut pas ceci, ni cela, soit ! Charles Buls dira comme le ministère...

Nous avons rappelé plus haut les fières déclarations du Ch. Buls de la *Liberté*.

Le groupe avancé de la gauche parlementaire propose la révision de la Constitution et Buls — qui en 1870 réclamait hautement la révision *immédiate* — vote carrément le rejet de la proposition.

Lui qui, en 1870, voulait que les classes ouvrières aient accès aux urnes électorales, il vota, sans qu'aucune modification ne fut présentée par lui, la fameuse réforme qu'on connaît. Il fit même plus, si pas mieux. Ayant eu — dirait-on — des remords de conscience tardifs, il présenta un amendement qui fut adopté et, nouveau remords, voulut le retirer au second vote, mais ne le pouvant plus, on vit, chose vraiment ahurissante, M. Buls voter contre son propre amendement pour plaire à M. Frère-Orban ! Il est certain que depuis l'existence des parlements, fertiles cependant en palinodies de tous genres, jamais on n'en vit une aussi cynique et aussi grotesque !

Ce furent ses débuts à la Chambre et, lancé dans cette voie, le St-Pierre de la *Liberté* ne devait plus compter ses reniements aux vieux principes.

* * *

En 1883, le gouvernement doctrinaire voyait venir avec terreur le moment où la gauche progressiste, qui faisait d'énormes progrès à chaque élection, pourrait avoir un jour une majorité dans le parti libéral. Comment conjurer ce danger — danger évident, car depuis longtemps l'opinion doctrinaire ne répondait plus aux aspirations de la grande masse des libéraux ? Il crut que le meilleur moyen était en-

core de passer la main aux catholiques — ce vieux moyen qui éternisait le pouvoir en Belgique depuis 50 ans entre les doctrinaires et les cléricaux pour le meilleur profit de chacun d'eux — et le ministre, M. Graux, proposa les fameux impôts de consommation qui devaient culbuter le parti libéral tout entier, l'année suivante, pour un temps indéfini — si pas pour toujours. Si ce n'est pas là le vrai motif qu'eût le ministère doctrinaire d'agir ainsi, comment comprendre alors qu'un parti politique qui ne veut pas se suicider ait pu faire voter des impôts toujours aussi odieux à la masse des électeurs que les impôts de consommation, cela neuf mois avant les élections législatives?

Que fit le bourgmestre-député dans cette occurrence? Il vota " la mort dans l'âme, „ mais il vota ces impôts qui devaient tuer son parti.

Culbuté en 1884, réélu en 1888, pour être de nouveau renversé en 1894, le député ne manqua pas de faire tort au Bourgmestre de Bruxelles, qui entre chaque mandat avait trouvé moyen de faire et de laisser commettre des impairs impardonnables à l'administration d'une capitale, qui doit être avant tout une ville de luxe.

Après avoir remis son magasin d'orfèvrerie du Marché-aux-Herbes, notre mayeur, qui n'est pas sans fortune, et touche un traitement suffisant de 25,000 francs par an pour ce seul mandat — M. Buls alla se loger modestement, en célibataire satisfait, rue du Beau-Site, aux confins du faubourg de St-Gilles où, d'ailleurs, il habite encore.

Ensuite, tout le temps que lui laisse sa gestion municipale, il le passe à pérégriner à travers toutes les capitales d'Europe.

Double crime pour les bons *Brusseleers*, habitués à des mayeurs qui se faisaient une gloire de dépenser

dans la ville les émoluments que celle-ci leur allouait. Buls, à ce compte, dit-on, pourrait être aussi bien bourgmestre de Pékin ou de Nidji-Novgorod.

Charles Buls est un célibataire chaste.

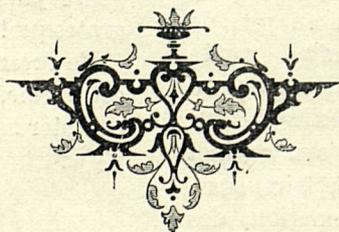
Il existait dans ce pauvre quartier Notre-Dame-aux-Neiges, qui est cependant un des plus beaux et salubres quartiers du nouveau Bruxelles, — le Bruxelles d'Anspach — une merveille de théâtre qui servit de modèle à tous les Eden d'Europe. Buls-le-Moraliste le fit raser, ruinant du coup tout le commerce du quartier.

Il existait, près du boulevard Anspach, un autre théâtre où les étrangers de passage à Bruxelles, nombreux à cette époque, trouvaient des distractions de grande ville pour passer les longues soirées estivales; — le théâtre de la Bourse ayant brûlé, défense fut faite de le reconstruire.

Et le résultat de ce souci bizarre d'un bourgmestre d'une capitale de luxe de détruire tout ce qui l'enjolivait ou servait à la rendre agréable — le résultat est que, à l'époque où les étrangers devraient affluer à Bruxelles, ils fuyent cette ville étonnante qui n'a plus à leur offrir, en fait de distraction, que les mornes concerts du Waux-Hall. Triste!

Il est vrai qu'à l'heure où les Bruxellois et leurs invités bâillent aux terrasses des cafés, faute de mieux, notre mayeur est peut-être occupé à admirer un radieux coucher de soleil sur le Righi. Mais ne craint-il pas que ses électeurs trouvent que le plaisir, aussi intellectuel que solitaire qu'il se procure ainsi chaque été aux frais des contribuables, ne nuise un jour à sa réélection? Les plaisirs trop solitaires font souvent perdre le sens exact de la nature des choses. Un bon conseil désintéressé peut toujours venir à point. Qu'en pensez-vous, Monsieur Buls?

RAPHAËL DEFAWE.



Les HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES



Ernest SOLVAY

Industriel, ancien Sénateur

Ernest SOLVAY

INDUSTRIEL, ANCIEN SÉNATEUR

Une des personnalités les plus sympathiques que nous connaissions. Un homme qui s'impose à l'admiration des hommes. Ceux qui ne le connaissent pas personnellement l'estiment; ceux qui l'ont abordé l'aiment; ceux qui l'entourent — dans l'intimité — le vénèrent.

C'est une de ces natures rares — *rare avec* — qui joignent à une grande intelligence, un cœur d'or et une droiture inébranlable... Ernest Solvay est de la race des De Paepe, des Denis, des Degreef, de cette race de précurseurs, de jalons de l'évolution humaine, de ceux qui nous montrent l'homme sous la forme qu'il aura sans doute dans quelques centaines d'années, tout comme certains ataviques nous montrent l'homme sous la forme qu'il présentait il y a des cent et des mille ans.

* * *

Tout d'abord — et rapidement — le portrait :

De taille moyenne, légèrement trapu quoique bien découplé, portant beau malgré ses cinquante-sept ans, Ernest Solvay frappe celui qui le voit pour la première fois, par l'expression tout à fait spéciale de sa physionomie. Front large et haut de penseur, avec une forte chevelure, presque blanche, rejetée en arrière; arcades sourcilières fortes et yeux — au regard perçant — enfoncés dans de profondes orbites, ce qui donne à la figure un extraordinaire caractère d'intelligence et surtout de volonté. Moustaches fortes, légèrement frisées; toute la barbe .. Dans l'ensemble, belle tête d'intellectuel à l'esprit clair et large, et d'homme d'action à la volonté de fer.

Et quand un sourire vient animer ces traits — ordinairement un peu durs — alors le cœur a quitté sa place dans la poitrine et vient briller d'un pur éclat au fond des yeux, miroirs de l'âme; alors l'âme simple, honnête — tout simplement — et bonne — tout simplement — se montre nue, dans sa noblesse candide et ingénue; alors, sur ces mâles traits, la combativité a fait place à l'amour

Signe particulier : quand il est seul, en rue, Ernest Solvay marche les deux mains dans les poches, la tête légèrement inclinée à gauche et en avant, le regard fixe à trois ou quatre mètres en avant de la pointe de ses bottes : il pense, il médite... à l'état chronique... il rumine un perfectionnement au procédé de fabrication de la soude à l'ammoniaque, ou bien il songe à l'explication électrique des phénomènes de la vie, ou bien encore il combine un plan de *comptabilisme* social devant permettre l'application de l'impôt unique et progressif sur le revenu... Dans tous les cas, il cherche un moyen de faire du bonheur pour l'humanité.

Ajoutons : cycliste expérimenté et passionné assensionniste — jambe d'acier et pied de chevrotin.

* * *

Cédons la parole à M. J. Siloneux, son biographe (*Revue de Belgique* — 15 janvier 1889) :

« Ernest Solvay est né à Rebecq-Rognon, petit village du Brabant wallon. Son père était saunier,

c'est-à-dire raffineur de sel; d'un esprit large, d'une grande fermeté de caractère, il avait su conquérir, longtemps avant la naissance de la prodigieuse et fructueuse découverte de son fils, l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

„ La mère d'Ernest Solvay était le type de la femme dévouée, de la mère de famille qui ne vit que pour les siens, qui souffre de leurs souffrances et se réjouit plus qu'eux de leurs succès. Elle revient une grande part du triomphe final de l'entreprise de ses fils qu'elle sut toujours comprendre, défendre et encourager.

„ Ernest Solvay avait un frère, Alfred, qui fut du premier jour son collaborateur dévoué, prévoyant et énergique.

„ Tous deux firent leurs études primaires à l'école de Rebecq. Ernest, d'un tempérament nerveux, toujours courant, gambadant, jouant à la balle, luttant contre ses camarades en attrapant les rats et les écureuils à la main. ; Alfred plus calme et plus tranquille, se contentant de rendre service à tous.

„ Sortant de l'école primaire, les frères Solvay furent mis en pension par leurs parents à Malonne. Ils y restèrent deux ans, puis Ernest retourna à Rebecq aider son père, pendant qu'Alfred allait acquérir de sérieuses connaissances commerciales, d'abord à Anvers, puis à Hull (Angleterre).

„ La lecture de quelques livres de physique et de chimie élémentaires (trouvés chez son père) avait ouvert les idées d'Ernest Solvay qui n'était plus occupé que de recherches et d'expériences.

„ Ce que voyant, son oncle, M. Semet, directeur de l'usine à gaz de St-Josse ten-Noode, l'appela à lui et le nomma sous-directeur.

„ Dans son nouveau poste, Ernest Solvay put donner carrière à son génie inventif : épuration, lavage du gaz, extraction et concentration des eaux ammoniacales, séparation des goudrons, régularisation de la pression du gaz, etc.; il trouvait devant lui un vaste champ pour des combinaisons d'appareils nouveaux et s'y adonnait complètement. C'est ainsi qu'il fut le premier à fabriquer l'alcali, ou ammoniaque liquide, en utilisant les eaux ammoniacales des usines à gaz.

„ Ayant manié du sel depuis sa tendre enfance, en ayant vu dissoudre, chauffer et cristalliser des milliers de kilogrammes chaque année, Ernest Solvay devait être fatalement amené à associer, dans son esprit et dans ses tentatives de réactions nouvelles, ces deux corps qui le préoccupaient tant : le sel ou chlorure de sodium et l'ammoniaque.

„ Il essaye d'abord d'utiliser l'acide carbonique perdu dans la concentration des eaux ammoniacales et de le faire absorber par une solution salée, et il échoue.

„ Mais un jour, broyant du carbonate d'ammoniaque dans un mortier, il y verse une dissolution de sel marin, agite la liqueur avec le doigt et constate bientôt qu'elle s'épaissit, qu'un précipité blanc se forme : ce ne pouvait être que de la soude! „

Il sera nécessaire de dire ici, sans doute, ce que c'est que la soude et quelle est l'importance de ce produit dans le commerce et l'industrie. Bien connue

de nos ménagères qui en font leurs lessives, la soude est la base même de la fabrication du savon.

Les blanchisseurs, les papetiers, les verriers, les glaciers, les fabricants de couleurs, en font d'énormes consommations.

Enfin la soude trouve d'importants débouchés dans la fabrication des produits pyrologneux, de la féculé, de l'amidon, des huiles, des bougies, etc., etc.

On a pu dire à juste titre que la soude est le pain de l'industrie chimique. " Aussi, disait le grand chimiste français J.-B. Dumas, les deux plus grandes nouveautés du siècle sont : la machine à vapeur et la soude artificielle. "

Il y a un siècle, on ne connaissait que la soude naturelle provenant de l'incinération de plantes diverses, surtout littorales (principalement la *Sal-sola soda*). C'était l'Espagne qui était le grand fournisseur du marché mondial; elle envoyait annuellement en France pour plus de 30 millions de francs de soude. Quand le blocus vint fermer toutes les frontières de France, ce fut l'industrie de ce pays qui fut la première atteinte. La nécessité stimula les inventeurs. On connaissait une source inépuisable du métal même qui constitue la soude, le sel ou *chlorure de sodium*. La difficulté était d'opérer le divorce entre le chlore et le sodium, de façon à pouvoir transformer celui-ci en soude. La République fit appel " à tous les citoyens qui avaient commencé des établissements ou obtenu des brevets pour retirer la soude du sel marin. " L'enquête prouva que seul le procédé de Nicolas Leblanc était pratique et économique. Il est mis en œuvre et donne de bons résultats. Quelques temps plus tard, le " Comité de salut public " engage les citoyens à sacrifier à la patrie en danger les procédés dont ils ont le secret. Nicolas Leblanc n'hésite pas à rendre publique son invention. Il sauva l'industrie française, mais pour le sauveteur c'était la ruine. Il se débat en effet contre la misère pendant dix ans, puis, découragé, perdant la tête vis-à-vis de la détresse des siens, il se suicide... Et quatre-vingt ans plus tard, l'on produisait par le procédé Leblanc près de 550,000 tonnes de soude par an, valant plus de 80 millions de francs... et l'on décidait enfin d'élever une statue à Paris, à celui qui était mort de faim pour avoir enrichi sa patrie et l'humanité.

Mais revenons à nos moutons.

Ernest Solvay avait fait breveter sa découverte à la date du 16 avril 1861, et ayant obtenu, dans sa famille, les fonds nécessaires, il installe une petite usine d'essai à Schaerbeek, place du Marché. Il appela auprès de lui son frère Alfred et un de ses camarades de Rebecq, Louis Acheroy, actuellement encore son collaborateur.

" Les essais furent longs, dit M. Scлонеux (déjà cité), la mise en train difficile : tantôt les appareils s'engorgeaient, tantôt les réactions ne se produisaient pas, tantôt les gaz étaient trop pauvres, tantôt ils s'échappaient, se répandant dans l'usine, si bien qu'un jour on trouvait les deux frères Solvay et leur chauffeur asphyxiés, inanimés : cinq minutes de retard dans les secours, et l'inventeur de la soude tombait avec son frère et son ouvrier, sur le champ d'honneur, avant la victoire.

" Après bien des déboires, on arrivait à faire produire aux appareils 130 kilogr. en 12 heures. "

Mais Ernest Solvay, sur ces entrefaites, avait appris que la réaction qu'il avait fait breveter — et qu'il avait réellement découverte — n'était pas neuve... Fresnel, en 1811, l'avait découverte. Des chimistes anglais, John Thom en 1837, Harrison, Grey-Dear, John Hemming en 1838, Weterton en 1840, Muspratt, Deacon, Gossage, Gruner, Turck, en

1854, avaient pris des brevets, mis des usines en marche... et échoué tous. Le grand chimiste français Schloësing, en collaboration avec l'éminent ingénieur Rolland, avait fondé, en 1855, une vaste usine à Puteaux... Après trois ans de marche, l'usine avait dû être fermée : un million et demi de francs avaient été mangés!

Tout cela n'était pas fort encourageant... mais cela n'arrêta pas l'homme énergique qu'est Ernest Solvay.

En 1863, il fonde, avec son frère Alfred, la société en commandite Solvay et C^{ie}; il crée une usine à Couillet. Comme tous les débuts, ceux-ci sont pénibles. Les appareils ne répondent pas à l'attente de l'inventeur, on doit en construire d'autres, le capital est englouti... C'est la ruine!.. La famille consent à faire un dernier versement... Qui sait?... On construit de nouveaux appareils.

En 1865, ils marchent, ils fonctionnent bien : c'est le succès! En 1867, Ernest Solvay invente la *colonne à carbonater*; c'est cette dernière découverte qui rend le procédé réellement pratique, c'est elle qui fait la fortune du procédé. La société est lancée dans la voie de la prospérité.

En 1865, l'usine de Couillet fut mise en marche en janvier; en juin elle ne produisait que 227 kilogr. de soude par jour, puis 400 kilogr. environ vers la fin de l'année. Ce fut là une année de lutte âpre pour les frères Solvay; ils virent la misère de très près, mais ils ne faiblirent point. En 1866, l'usine produisait 1,500 kilogr. par jour. En décembre 1867, elle en produisait 3,000.

Puis MM. Brunner et Mond fondent pour la société Solvay l'usine anglaise de Nortwich. En 1873, c'est M. Hanrez — l'honorable conseiller communal de Saint-Gilles, représentant de Bruxelles il y a un an encore — qui crée la colossale usine de Dombasle (France), la plus grande soudière du monde, occupant 60 hectares, produisant 250,000 kilogr. de soude par jour et consommant 400,000 kilogr. de charbon chaque jour. Puis viennent les usines de Sandbach (Angleterre), de Wylen, près de Bâle, de Bernbourg (Anhalt), de Beresniki (Sibérie), de Syracuse (Amérique), de Sarrabbe (Lorraine), d'Ebensée (Autriche)... D'autres usines sont encore en voie de construction en France, en Amérique, etc. Ces usines emploient près de 800 directeurs, ingénieurs et employés et plus de 6,000 ouvriers. Et nous ne parlons ici que des usines à soude; nous laissons de côté les grandes usines de phosphate, les fours à coke, les installations de fabrication d'ammoniaque, de benzine, etc., que la société Solvay a trouvés bon de s'adjoindre. Toutes les usines à soude Solvay produisent ensemble plus de 500,000,000 de kilogr. de soude par an, soit plus de la moitié de la consommation

Et voilà comment Ernest Solvay et son regretté frère Alfred sont devenus, fils de leurs œuvres, des princes de la grande industrie — le titre — et des archi-millionnaires — le patrimoine.

Et ce qui donne chaud au cœur, c'est de voir ces hommes — si haut arrivés pourtant — rester simples, accueillants, d'une politesse exquise envers les plus humbles, serviables aux plus petits, modestes et bons... Oui, cela est un spectacle peu commun. Aussi, combien fut pleuré le pauvre Alfred Solvay, ce bon père des employés, comme le surnommaient eux-mêmes les nombreux membres du personnel de la société Solvay... Et combien, dans ce même personnel, l'on envisage l'avenir en noir quand on songe qu'Ernest Solvay est mortel...

Car, si l'on peut admirer le rapide développement financier de la société Solvay, on doit admirer aussi

la sollicitude qu'elle a toujours montrée pour les employés et ouvriers, et cela sous l'action des deux hommes de cœur qui la dirigeaient. Nous voulons parler des diverses institutions qui existent dans toutes les usines : maisons louées aux ouvriers à un taux très bas, 3 p. c. du capital; ouvriers assurés contre les accidents; droit des ouvriers à 1/3 du salaire en cas de maladie, aux soins et médicaments gratuits pour eux et leur famille; assurance pour la vieillesse; secours aux nécessiteux; caisse d'épargne à 5 p. c.; fournitures de substances alimentaires à prix de revient; bibliothèques; bourses d'études pour les enfants; allocation pour service militaire, etc..., et tout cela sans la moindre retenue de salaire.

Les ouvriers reconnaissent du reste parfaitement la générosité de la Société; aussi jamais, dans ses usines, ils ne se mettent en grève.

Ajoutons enfin que la découverte d'Ernest Solvay a été un immense bienfait pour l'humanité. En effet, au commencement de ce siècle, dit M. H. Mamy (*Génie civil* du 21 juin 1890), le prix de vente de la soude était de plus de 125 francs les cent kilogr. Vers 1855, après plus d'un demi-siècle de marche industrielle du procédé Leblanc, ce prix était encore de 65 à 70 francs en France et un peu moins élevé en Angleterre. En 1863, la première usine de la Société Solvay et C^{ie} se crée et les prix subissent alors les variations suivantes : de 1864 à 1868, 30 francs les cent kilogr.; en 1873, 28 francs; en 1878, 23 francs; en 1883, 17 francs; en 1888, 12 francs.

Quant à la production annuelle moyenne de la soude, elle a subi la progression suivante : en 1850, 150,000 tonnes environ; en 1863, 300,000 tonnes; en 1868, 375,000 tonnes; en 1873, 450,000 tonnes; en 1878, 525,000 tonnes; en 1883, 675,000 et, en 1888, 800,000 tonnes (et actuellement un million de tonnes, dont plus de 500,000 produites par la Société Solvay et C^{ie}).

“ Pour nous résumer, dit M. Scloneux nous ne citerons qu'un chiffre qui permettra d'apprécier, sous un seul aspect seulement, les conséquences de la découverte d'Ernest Solvay.

„ La consommation de soude étant actuellement, dans le monde entier, de 800,000 tonnes par an, le procédé de notre compatriote, ayant fait abaisser son prix de vente de plus de 150 francs par tonne, procure donc à l'humanité *chaque année 105 millions de francs* de jouissances que nous n'aurions pu satisfaire sans la soude Solvay! Et ce chiffre ne représente encore qu'imparfaitement l'action économique profonde de cette invention qui sera, sans aucun doute, placée dans l'histoire au premier rang des découvertes modernes. „

Voilà pour le *fondateur de l'industrie de la soude à l'ammoniaque*, titre reconnu à Ernest Solvay, d'abord par le Congrès des fabricants français de soude Leblanc, sur le rapport des éminents chimistes Scheurer-Kerstner et Kolb, et plus récemment par la Société française d'encouragement pour l'industrie nationale, qui lui a décerné de ce chef la fameuse médaille quinquennale Lavoisier.

Malgré les si lourdes charges de la vaste entreprise dont nous venons de parler, malgré les préoccupations constantes et le travail absorbant que lui imposait la direction d'une industrie toute nouvelle, Ernest Solvay s'occupait encore de divers problèmes de haute philosophie.

Une question qui le passionnait et lui tient toujours beaucoup à cœur, c'est l'explication physique — et

plus spécialement électrique — des phénomènes vitaux.

On sait dans quelles magnifiques installations l'Institut Solvay, fondé il y a cinq ans, va entrer d'ici quelques jours... Il a été dépensé là, comme bâtisse, installation, appareils et dotation, plus d'un million de francs... Et c'est Ernest Solvay qui est le Mécène de la science, en cette occurrence.

Feu son frère, Alfred, avait richement doté l'*Institut de bactériologie* qui s'élève au Parc Léopold, près de l'*Institut électro-biologique*.

Voilà des riches qui emploient bien leur fortune... Cela repose des petits sucriers et autres faquins dorés.

*
*
*

D'un autre côté, préoccupé de la brûlante question sociale, soucieux de voir plus de justice sur terre, moins de misères sous la calotte des cieux, mais pénétré de cette idée que les remèdes aux maux du corps social doivent être scientifiquement étudiés et administrés — comme les remèdes aux maux du corps humain, — Ernest Solvay vient de fonder avec MM. Hector Denis, Emile Vandervelde, Henri La Fontaine, etc., un *Institut des Sciences sociales*.

Dans le n^o 2 des *Annales* de cet Institut (Bruxelles 15 juin 1894), Ernest Solvay s'exprime ainsi : “ La transformation des sociétés modernes, dans le sens d'une plus grande égalité est la conséquence nécessaire, inévitable, des progrès réalisés dans le domaine scientifique et industriel. Au lieu d'opposer à cette transformation de vaines et stériles résistances, les esprits vraiment conservateurs devraient se préoccuper, plutôt de faire en sorte qu'elle s'effectue graduellement et, autant que possible, sans secousses. C'est en appliquant les méthodes scientifiques à la solution de ces problèmes, en dégagant, de mieux en mieux, de l'effrayante complexité des phénomènes, les lois du transformisme social, que l'on pourra marcher vers l'égalité, sans lui sacrifier la liberté, et réaliser progressivement ce qui doit être le but de tous les projets de réforme : *obtenir, au profit de tous, le rendement maximum de l'énergie humaine*. Il n'est malheureusement pas douteux que le régime actuel soit loin de répondre à cet idéal... „ Et plus loin : “ Il faudrait — et ce sera l'œuvre de l'avenir — faire disparaître graduellement l'injustice fondamentale des sociétés modernes : *l'inégalité du point de départ*. „ Et l'auteur propose de restreindre l'héritage au quatrième degré, de taxer proportionnellement (et fortement) les autres degrés, d'établir une comptabilité courante pour le doit et l'avoir de tous les citoyens (en supprimant les monnaies d'échange — et du même coup, les spéculations sur l'argent), comptabilité permettant d'établir ensuite un impôt *unique*, et considérablement progressif sur le revenu... Ernest Solvay est du reste partisan de l'intervention graduelle de l'Etat, de la législation du travail, de la participation légale aux bénéfices, etc. C'est un socialiste, sans être un collectiviste.

Comme on le sait, il fit partie de la dernière constituante, en qualité de sénateur de Bruxelles. Il fit dans l'assemblée des pères conscrits, quelques discours fort remarquables (montrant une hauteur de vues et une capacité politique très réelles). Mais ces discours étaient absolument déplacés; ce fut du moins l'avis de la grande majorité de ses collègues, pour la plupart, tout à fait incapables de le comprendre.

D. DE P.

LES "HOMMES DU JOUR"

ELECTIONS COMMUNALES DE BRUXELLES

du 17 Novembre 1895



LES CANDIDATS SOCIALISTES

Au Parlement, il a pris plusieurs fois la parole et toujours a su se faire écouter.

Jeune encore, il a déjà rendu de grands services à la démocratie, et il tient brillamment sa place dans la classe ouvrière.

G. Gotemans

EMPLOYÉ

Né à Laeken en 1869. Un jeune et un ardent fondateur du Syndicat des Employés; a été candidat du Parti ouvrier aux dernières élections provinciales. Passe tous ses dimanches en province où il donne des conférences et des meetings.

H. Hoyoux

MEMBRE DU CONSEIL DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL

Né à Bruxelles en 1862. Ouvrier doreur-relieur, un des meilleurs ouvriers de sa corporation. Travaille depuis cinq ans dans la plus artistique maison de Bruxelles. Il est secrétaire de la vingt-deuxième section du Conseil de l'Industrie et du Travail et fondateur du Syndicat des relieurs.

Emile Hubert

TYPOGRAPHE, CONSEILLER PRUD'HOMME
Ardent propagandiste, orateur et journaliste. Conseiller prud'homme, s'occupe depuis de longues années de l'organisation syndicale. A été longtemps secrétaire de l'Association typographique, qui l'a délégué en 1889 à l'Exposition universelle de Paris. Ce Syndicat lui a confié la rédaction d'un *Historique* intéressant comportant 400 pages.

M. Emile Hubert dirige avec tact depuis cinq ans la Section des Adhérents typographes, qui compte trois cents jeunes gens.

Il a eu à deux reprises la confiance du corps électoral ouvrier, qui l'a envoyé au Conseil de prud'hommes défendre avec énergie les intérêts de la classe travailleuse.

Hubert est, en outre, membre du Comité directeur de l'Ecole professionnelle de typographie et fait partie du conseil d'administration de la *Maison du Peuple*.

Né à Antheit (Liège), en 1851.

Michel Lebrun

PISTONNIER

Un vieux de la vieille Sur la brèche depuis de longues années. Orateur bruxellois très écouté et très spirituel; est adoré dans la rue Haute.

Il est président de la société de secours mutuels *l'Indépendance*. 59 ans, marié, père de sept enfants. Ancien membre de *l'Internationale*.

Emile Mahieu

CORRECTEUR

Le correcteur du *Peuple*. Instruction solide, candidat en philosophie et lettres, ancien secrétaire de la Société générale des Voyageurs de Commerce.

A. Naivin

CÔCHER

Toutes les professions sont représentées sur la liste socialiste. L'importante corporation des cochers qui a tant de griefs à faire valoir contre l'administration communale de Bruxelles, ne pouvait faire un meilleur choix que celui de Naivin pour la représenter au conseil communal. (Nous n'avons pu obtenir le portrait de ce candidat).

Vanden Brande

ÉBÉNISTE

Il est, promoteur

quelque soit le berceau de la Ligue ouvrière bruxelloise. Depuis vingt ans membre de son syndicat; membre du conseil général du parti ouvrier; ancien membre de la fédération des travailleurs du bois et de la fondation. Propagandiste énergique.

Désiré Vandendorpe

TYPOGRAPHE, CONSEILLER SORTANT

Très populaire, au bon sens du mot, il est aimé de ses collègues et de ses adversaires politiques et estimé par tous au Conseil.

Il appartient?

Il appartient cependant à la "secte farouche", créée par les conservateurs, doctrinaires et jaloux de leurs privilèges; c'est qu'il est ferme, même avec ses contradicteurs.

Il fut élu pour la première fois en 1886 sur la question des conventions, dont l'auteur principal était le collègue actuel.

Battu en

— déjà! — en 1887 par la coalition doctrino-libérale. La population n'y revient au Conseil communal en 1890. On l'y renverra certainement avec tous ses collègues, parce que Désiré Vandendorpe a pris une part sérieuse à la discussion de tous les intérêts généraux et a combattu les injustes privilèges.

Ainsi, nous avons lutté pour l'inscription du minimum de charges, réglementaire à inscrire dans les cahiers des charges. C'est à l'unanimité en 1887, il en fit admettre le principe.

Il prit part en 1894, à l'unanimité!

Il prit une très grande part à la question des abattoirs de Bruxelles, pour le maintien desquels il rompit plus d'une lance.

Bien qu'il n'ait pas encore la quarantaine, Désiré Vandendorpe est occupé d'une foule de postes de confiance. Il est membre de la puissante Association des typographes, secrétaire du secours mutuels, de la fédération des sociétés de secours mutuels; d'administrateur des pharmacies populaires. Il a été délégué par les groupes ouvriers à la *Commission du travail*, institué par le gouvernement; aujourd'hui encore il est membre du Conseil général.

Agréable et vaillant, il continuera à batailler au Conseil communal pour la défense des intérêts de la population.

C. Van Ingh

CONSEILLER PRUD'HOMME

Un propagandiste infatigable; toujours par monts et par vaux pour porter la bonne parole chaude et vive, ce qui ne gêne rien, un orateur à la voix bien timbrée.

C. Van Ingh est né en 1861. Fils d'un commissionnaire, il est obligé de travailler à l'âge de neuf ans. Au moment de la conscription, son père venant à mourir, il travailla pour sa mère restée avec six enfants en bas âge.

Pendant quelques rares instants dérobés au travail, Van Ingh suit les cours de l'école du soir, apprend à lire et à écrire, lit tout ce qui lui tombe sous la main, surtout des brochures où l'on parle des injustices sociales; s'insurge à son tour, et entre au Parti ouvrier, où son dévouement lui vaut les fonctions de trésorier de la fédération des métallurgistes. C'est un administrateur de la maison du Peuple, etc.

Van Ingh est membre du Conseil de prud'hommes et secrétaire du syndicat des facteurs en instruments

Romain Van Loo

MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU PARTI OUVRIER

typographe, aujourd'hui comptable de la

Maison du Peuple et membre du Conseil général du Parti ouvrier.

Depuis plus de dix ans, Van Loo fait de la propagande socialiste. Collaborateur à la *Voix de l'Ouvrier* et plus tard à l'*Avant-Garde*, il mena avec Bertrand et Volders une campagne énergique en faveur des droits du peuple. Prend souvent la parole dans les réunions publiques.

F. Wauters

FORGERON

Un des plus ardents propagandistes du parti ouvrier. Orateur flamand des plus remarquables et des plus dévoués. Wauters est fondateur de l'Association des mécaniciens et président de la société de secours mutuels : *La Métallurgique*. Il fait partie du Conseil général du Parti ouvrier.

Aux dernières élections législatives, il a été le concurrent, à Courtrai, de M. Vandenpeereboom et a réuni sur son nom près de 4,000 suffrages.

Wauters à 47 ans.

MANDATS POUR 4 ANS

Georges Delbastée

DOCTEUR EN MÉDECINE

Né en 1804, docteur en médecine depuis 1887. M. Delbastée a été élève dans les hopitaux de Bruxelles, d'où il est sorti pour occuper le poste de médecin des pauvres de cette ville. Avant l'expiration de son mandat de médecin de la bienfaisance, il fut nommé adjoint au service des aliénés. Dans cette situation difficile, M. Delbastée sut conquérir l'estime de ses maîtres; aussi, lors du départ de son chef de service, le considéra-t-on comme le successeur désigné du respectable docteur Desmedt. On n'avait pas compté avec le conseil doctrinaire des hospices qui, pour se venger de Delbastée qui avait accepté de donner un cours à l'Université nouvelle, lui préféra une créature de M. Demot, l'ineffable échevin de la ville de Bruxelles.

Georges Delbastée est médecin de la Maison du Peuple. Il est de la race de ces médecins qui n'écourent que le devoir et sont toujours à la disposition des pauvres et des souffrants.

François Dumoulin

TYPOGRAPHE

Un dévoué et un modeste, qui rend de grands services à la cause socialiste et remplit les délicates fonctions de trésorier de la Coopérative ouvrière "la Maison du Peuple". Ne parle pas beaucoup, mais n'en agit que plus énergiquement quand il faut défendre les petits et les faibles. Il a été délégué à différents congrès.

Né en 1854.

Georges Grimard

AVOCAT

Georges Grimard, dès son entrée dans la vie politique, fut toujours porté vers les idées démocratiques. Dans le parti progressiste, il était à la tête du groupe qui bataillait à toute occasion en faveur de l'alliance avec le Parti ouvrier.

C'est lui qui fut le promoteur et le principal organisateur, avec Volders, Furnémont, Lorand et Hallet du referendum bruxellois qui fut une si grande et si imposante manifestation en faveur du suffrage universel.

Lors des élections législatives de 1894, il fit, avec ses amis, la scission à l'Association libérale, préférant démissionner que de contribuer à l'élection d'une liste doctrinaire.

Georges Grimard est surtout compétent dans les questions de finances; comme avocat il a plaidé plu-

sieurs procès importants qui démontrent que ces questions lui sont des plus familières et qu'il les connaît à fond.

Max Hallet

AVOCAT

Max Hallet fut le secrétaire du Comité organisateur du referendum bruxellois. Il quitta l'Association libérale avec ses amis progressistes, en octobre 1894.

Max Hallet est un socialiste convaincu et ce n'est pas d'hier qu'il est affilié au Parti ouvrier. Dès l'origine, il fit partie du groupe des anciens étudiants socialistes et, depuis qu'il est au barreau, les ouvriers savent avec quel dévouement et quel désintéressement il a mis ses services professionnels à la disposition des petits et des humbles.

Georges Maes

TYPOGRAPHE

Quoique jeune encore, compte de nombreuses années de services dans les rangs du parti ouvrier. Orateur vigoureux, il est un des propagandistes les plus infatigables.

Membre du Conseil général depuis plusieurs années.

A. Maréchal

SECRETARE DE L'UNION SOCIALISTE DES GARÇONS DE CAFÉ

Un garçon de café? parfaitement, et même un garçon de valeur. Né à Chokier (Liège) en 1862, Maréchal a fait de bonnes études moyennes à Seraing et est ensuite entré comme employé télégraphiste au chemin de fer du Nord. Ne possédant pas le cautionnement — aujourd'hui aboli — pour espérer obtenir de l'avancement, il donna sa démission, vint à Bruxelles et, ne trouvant pas d'emploi, se fit garçon de café et le resta, considérant avec raison qu'il n'est pas de profession inférieure quand elle est exercée honnêtement.

Maréchal a groupé les garçons de café dans une association portant le nom de *l'Union socialiste des garçons de café*

Jules Michotte

GANTIER.

47 ans. Né à Ixelles. Travaille depuis plus de vingt ans pour la même maison, et quoique socialiste — et le clamant bien haut — a su inspirer l'estime à ses patrons. Quand à ses camarades, ils le jugent comme un dévoué et un sincère, et c'est justice.

Fondateur de la Ligue ouvrière bruxelloise en 1885.

Moreau, Jean

IMPRIMEUR.

En prononçant ce nom, il semble que l'on entend les clairons et les tambours appelant les électeurs aux meetings. Moreau est le promoteur de cette façon originale d'inviter les électeurs à s'occuper de leurs affaires.

Moreau est né à Liège en 1857.

Jusque l'âge de 15 ans il fréquente les églises et les patronages et n'indique guère le révolutionnaire qu'il deviendra dans la suite.

Membre actif des associations de typographie, il a mené une énergique propagande pour le relèvement des salaires.

Obligé de s'expatrier, Moreau va à Paris où, en 1884, il fonde la Ligue républicaine belge qui compte plus de 1500 membres et dont il fut le président-délégué jusqu'à son incarcération et son expulsion lors des événements de mars 1886.

Revenu en Belgique, il reprit la campagne socialiste et fut nommé délégué au Conseil général. Il y a quelques années, il fut condamné iniquement pour avoir critiqué l'impôt du sang.

Depuis, il n'a cessé de donner tous ses instants à

la cause ouvrière, et ses fonctions de secrétaire de la Ligue ouvrière bruxelloise ne sont certes pas une sinécure.

Camille Standaert

ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ DE LA " MAISON DU PEUPLE "

Né à Ninove en 1838. Il a donc 57 ans. A l'âge de 9 ans il perdit son père et dès cet instant, malgré son jeune âge, il dut se rendre à la fabrique afin de rapporter quelques sous pour la pitance journalière de sa famille.

Les souffrances multiples, loin de l'abattre, le rendirent plus âpre à la lutte. Quoi d'étonnant : il appartient à cette forte race flamande si dure aux revers de fortune!

Plus tard, l'aisance étant quelque peu revenue, il put enfin satisfaire son instant besoin de s'instruire; après 6 ans de séjour à la filature, il se rendit à l'école.

A 17 ans, il apprend à Bruxelles le métier de gantier. Plus tard, quoique ouvrier affranchi, il se fait inscrire à l'*Internationale des travailleurs*, si redoutée de la bourgeoisie. Il en fut le trésorier durant les dernières années. A l'exemple de son intime ami D. Brismée, il fut un propagateur zélé des principes socialistes; partout, il prêcha l'organisation des travailleurs.

Fondateur de la première association des gantiers, il est depuis 15 ans trésorier de la société " la Mutuelle gantière ". C'est dire que ses camarades ont toujours eu confiance en son honnêteté et sa probité.

Quant la coopérative ouvrière *La Maison du Peuple* fut fondée, il fut désigné en qualité d'administrateur-délégué, poste qu'il occupa de 1886 jusque'en 89 tout en continuant son métier de gantier.

Depuis 1893, il a abandonné sa profession pour s'occuper entièrement de la coopérative si prospère.

Au physique, il ressemble à feu Benoit Malon, le doux socialiste aimé, même par ses adversaires. Comme lui, ennemi de l'injustice, il lutta toute sa vie pour le triomphe de la vérité.

De lui on peut donc dire : *The right man in the right place.*

Terroir, Ferdinand

SECRÉTAIRE DU CONSEIL DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL.

Né en 1862, Terroir est coupeur de chaussures et a été fondateur du Syndicat des coupeurs.

Très dévoué et très énergique.

Emile Van Haelst

MEMBRE DU CONSEIL DES PRUD'HOMMES

Né en 1852, à Cruyshautem (Fl. or.).

Ouvrier boulanger depuis l'âge de 14 ans et fondateur de son syndicat en 1886.

Van Haelst a été nommé, en 1893, conseiller effectif du conseil des prud'hommes et, en 1894, membre du conseil de l'industrie et du travail. C'est assez dire qu'il a toute la confiance de ses collègues.

G. Van Haverbeke

LITHOGRAPHE

33 ans, imprimeur lithographe, délégué de l'Association des lithographes dont il est secrétaire, à la Fédération bruxelloise. Il a travaillé activement à la création de plusieurs associations professionnelles en province. Il est fondateur de la Caisse de retraite des ouvriers lithographes.

Ed. Van Obbergen

EMPLOYÉ

Né à Schaerbeek en 1860. Entré au parti ouvrier en 1885. Il a été deux fois administrateur de la coopérative de la Maison du Peuple et est depuis trois ans secrétaire du Syndicat des employés.

Très remuant, très dévoué, Van Obbergen s'occupe spécialement de la classe si intéressante des employés et ne désespère pas de les réunir bientôt en une vaste et forte association.

Levêque, Isidore

PROFESSEUR ACRÉDÉ DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

Terclavers, Henri

MENUISIER, SECRÉTAIRE DE L'ASSOCIATION DES MENUISIERS-CHARPENTIERS

Van den Bossch

MENUISIER, MEMBRE DU CONSEIL DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL

N. B. Nous n'avons pu nous procurer les portraits de ces trois derniers candidats.

CANDIDATS SUPPLÉMENTAIRES

Conrardy

TYPOGRAPHE, CANDIDAT POUR LE CONSEIL DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL

Ancien secrétaire de l'Association des typographes, secrétaire de la Section des adhérents depuis sa fondation, membre du comité de l'Ecole professionnelle de typographie, rédacteur délégué de la *Fédération typographique belge*, collaborateur à différents journaux de revendications sociales.

M. Conrardy est un propagandiste des idées syndicales et de l'union des travailleurs. A mené une énergique campagne en faveur du minimum de salaire, et, d'après l'*Historique* de l'Association typographique, est un de ceux qui ont le plus contribué à faire adopter cette réforme par le conseil provincial du Brabant. A déposé et fait adopter à une forte majorité par le poll de l'Association typographique une proposition tendant à la revendication du minimum légal de salaire et de la journée légale de huit heures.

Un brave garçon et un dévoué. Fera de la bonne besogne au conseil communal.

L. Rochette

TAILLEUR, MEMBRE DU CONSEIL DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL

Fondateur de la Ligue ouvrière en 1883; membre fondateur du syndicat des tailleurs dont il est secrétaire depuis six ans.

Rédacteur au journal professionnel *Le Tailleur* et collaborateur assidu au *Billet du Tailleur*, de Paris, au *London fashion Report*, de Londres, et au *Volks-wil*, journal socialiste de Louvain.

M. Rochette est un ardent propagandiste des chambres syndicales et a pris la parole dans tous les coins de la Belgique en faveur de la création d'associations professionnelles.

Elu membre du conseil de l'industrie et du travail dès sa fondation, il y a défendu énergiquement les intérêts de ses confrères.

M. Rochette, malgré un passé bien rempli, n'a pas encore quarante ans.

J. Van Léda

CIGARIER

Jean Van Léda est né le 16 avril 1860; syndiqué en 1877, secrétaire de l'Association des cigariers de Bruxelles depuis 1884.

Secrétaire et fondateur de la Fédération nationale des cigariers belges; conseiller de l'industrie et du travail depuis sa création; membre du conseil général du parti ouvrier depuis 1888; fondateur de la Fédération internationale des cigariers.

Bruylandts

DOREUR ORNEMANISTE

HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
Charles DELFOSSE
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES

ABONNEMENT
La Série de 50 numéros . . . 5 francs.
Les abonnements doivent se prendre au bureau
du journal.

ADMINISTRATION
Édouard MAHEU, Aîné
18, rue de Bavière, 18
BRUXELLES



Elisée RECLUS

Géographe

Elisée RECLUS

GÉOGRAPHE

L'illustre géographe a qui nous consacrons ce numéro est né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 15 mars 1830. Fils d'un pasteur protestant qui n'eût pas moins de douze enfants, il fit ses études à la faculté protestante de Montauban et les termina à l'université de Berlin.

Dès sa jeunesse, Elisée Reclus se signale par ses idées humanitaires et républicaines, aussi au coup d'état du Deux Décembre 1851, est-il obligé de quitter la France pour ne pas être emprisonné. Il parcourt jusqu'en 1857, l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique du Sud et particulièrement la Nouvelle-Grenade, où il passe plusieurs années.

Rentré en France après l'amnistie, il devient rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Tour du Monde* et a d'autres recueils où il publie des articles très remarquables sur la géographie et les questions scientifiques.

Au moment de la guerre de Secession, il fait paraître une étude qui eût un très grand retentissement et qui contribua beaucoup à éclairer l'opinion publique sur la légitimité de la guerre déclarée par le Nord contre le Sud de l'Amérique.

Le ministre des Etats-Unis à Paris, fit alors proposer à Reclus une somme importante à titre de récompense et comme remerciement du service rendu, mais le jeune savant refusa en déclarant qu'il écrivait pour le triomphe du droit et de la liberté et non pour une récompense pécuniaire.

Elisée Reclus a rédigé un grand nombre de *Guides-Joanne* qui, grâce à sa description minutieuse et exacte ont acquis une réputation universelle.

Après avoir publié des ouvrages de géographie générale qui ont achevé de le faire connaître, Elisée Reclus a été nommé membre de la société de géographie et fait partie de la commission centrale.

On doit à Reclus le *Guide du voyageur à Londres*; *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*; *Londres illustré*; *Villes d'hiver de la Méditerranée et des Alpes-Maritimes*; *Histoire d'un ruisseau*, un petit chef-d'œuvre au point de vue du style et de la description; *La Terre*, explication des phénomènes de la vie du globe, cet ouvrage a été traduit dans plusieurs langues; *les Phénomènes terrestres*; *la Terre à vol d'oiseau*; *Histoire d'une montagne*, etc., etc.

En 1875, Elisée Reclus commence la publication de la *Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes*, œuvre colossale, contenant la description et l'étude de toute la terre, aux multiples points de vue du géographe, de l'historien, du moraliste et de l'économiste.

" C'était en Irlande, écrivait Reclus en 1867, au sommet d'un tertre qui commande les rapides du Shannon, ses îlots tremblant sous la pression des eaux et le noir défilé d'arbres dans lequel le fleuve s'engouffre et disparaît après un brusque détour. Etendu sur l'herbe à côté d'un débris de muraille

qui fût autrefois un château fort et que les humbles plantes ont démolie pierre à pierre, je jouissais doucement de cette immense vie des ombres, par le frémissement des arbres et le murmure de l'eau, brisée contre les rocs. C'est là dans ce site gracieux, que naquit en moi l'idée de raconter les phénomènes de la terre, et, sans tarder, je crayonnai le plan de mon ouvrage. Les rayons obliques d'un soleil d'automne dorèrent ces premières pages et faisaient tremblotter sur elles l'ombre bleuâtre d'un arbuste agité . . .

Ce programme gigantesque a été exécuté par Elisée Reclus et, il y a deux ans, il terminait le dix-neuvième et dernier volume de sa *Nouvelle géographie*.

Parvenu au terme de son voyage autour du monde, Elisée Reclus termine comme suit :

" En achevant ce long travail, commencé au temps de ma jeunesse, je me félicite de la chance heureuse qui m'a permis de ne pas manquer une seule fois, aux engagements de publication régulière que j'avais pris envers mes lecteurs . . .

" Cette période de vingt années, longue relativement à la vie de l'homme, n'est qu'un rien pour la terre, mais qu'elle a été bien remplie! Que de découvertes et d'explorations se sont succédées, ajoutant à nos connaissances premières et nous forçant à modifier notre exposition du monde.

" L'Atlantique, si large avant les Vikings de Norvège et les marins génois, est devenu dans le langage des matelots un simple " fossé " que l'on traverse en cent heures. Chaque année, se raccourcit la durée du tour du monde, devenu maintenant pour quelques blasés une fantaisie banale. Tellement rapetissée est la planète entre les mains de l'homme qu'elle se donne partout un même outillage d'industrie, que par le réseau continu des services postaux et des télégraphes elle s'est enrichie d'un système nerveux pour l'échange des pensées, qu'elle cherche un méridien commun, une heure commune, et que de toutes parts surgissent les inventeurs d'un langage universel. Malgré les rancunes de la guerre, malgré l'hérédité des haines, l'humanité se fait une. Que nos origines aient été multiples ou non, cette unité grandit, elle devient une réalité vivante.

" Devant ce monde qui se modifie tous les jours et dont je ne puis suivre les changements que de loin, j'ai cependant tâché de voir clairement les terres décrites comme si je les avais réellement sous les yeux et d'étudier les hommes comme si je me trouvais dans leur société. J'ai voulu vivre mes récits, en montrant pour chaque pays les traits qui le caractérisent, en signalant pour chaque groupe de l'humanité le génie qui lui est propre. Partout, dirai-je, je me suis trouvé chez moi, dans mon pays, chez des hommes mes frères. Je ne crois point m'être laissé entraîner par un sentiment qui ne fût pas

celui de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie. Sur cette boule qui tourne si vite dans l'espace, grain de sable au milieu de l'immensité, vaudrait-il la peine de s'entretenir ?

« Mais, en me plaçant à ce point de vue de la solidarité humaine, il me semble que mon œuvre n'est pas achevée. Avant d'étudier par le détail la surface planétaire et les peuples qui l'habitent, j'avais essayé dans un ouvrage, *la Terre*, d'étudier la vie propre du globe tel qu'il se présente isolément, préparé pour recevoir l'humanité qui anime ce grands corps. C'était une sorte de préface à la série de volumes que je termine aujourd'hui. Mais ne faut-il pas conclure ?

.....
 Cette conclusion que fait pressentir le célèbre géographe, il la prépare, et bientôt dans l'*Homme*, essai de géographie sociale, il nous donnera à contempler par la pensée le spectacle de l'histoire humaine, jusque par delà les temps mauvais de la lutte et de l'ignorance, et les horizons lumineux de l'avenir...

Une autre idée de M. Elisée Reclus dont la réalisation est proche, est celle de la construction d'un *Globe Terrestre* à l'échelle du cent-millième. Ce grandiose projet a été étudié dans tous ses détails, mais le nerf de la guerre fait défaut en ce moment et retarde l'exécution d'un travail utile pour l'humanité.

Le « globe », au 100,000^e représenterait une boule de 127 mètres environ de diamètre équatorial, entourée d'un réseau de planchers, d'escaliers, de paliers et d'ascenseurs qui permettraient d'approcher simultanément de tous les points de la surface, de travailler commodément à la mise en place des reliefs, à leur entretien et correction au fur et à mesure des découvertes géographiques.

Nécessairement, une enveloppe abritant « le globe », représenterait elle-même extérieurement la forme et l'aspect de la terre, et laissant à l'intérieur le globe complètement libre, toute la partie supérieure de la sphère interne pourrait être utilisée pour la carte du ciel.

Construit à l'échelle du 100,000^e, le globe proposé offrirait une saillie très apparente d'un centimètre par chaque kilomètre de hauteur, d'un millimètre par chaque hectomètre : grâce aux jeux des ombres, une altitude de 50 mètres, c'est-à-dire celle de Primrose Hill, à Londres, de Montmartre, à Paris, serait encore dans les limites d'une perception nette.

Les études de ce merveilleux projet faites avec beaucoup de soin, prévoient un poids total de 27,000 tonnes sur les maçonneries pour le globe et son enveloppe terminée, reliefs en place. Le premier devis se monte à vingt millions de francs pour le monument parachevé, sans compter le prix du terrain, ni aucun crédit pour le travail spécial de la fabrication du relief.

Certes, la somme est forte, mais, comme le dit Reclus, cette somme n'est pas pour nous effrayer, car elle représente un travail nécessaire dont l'humanité ne peut se dispenser pour arriver à la connaissance parfaite de son domaine, et nous savons, hélas ! à combien de futilités et de crimes parfois se gaspille notre avoir humain.

* * *

Si le savant est grand, il honore aussi l'humanité par la noblesse de ses sentiments et la grande indé-

pendance de son caractère. C'est un ennemi déclaré de la société actuelle, un adversaire raisonné et convaincu du principe d'autorité et des lois conventionnelles.

En 1869, il se fait affilier à l'Internationale. Pendant la guerre de 1870-71, il fait partie de la garde nationale et demande à être incorporé dans les bataillons de marche, bien qu'il fut marié et père de deux enfants.

Après la révolution du 18 mars, Elisée Reclus prend part à la défense de la Commune. Envoyé en reconnaissance au plateau de Châtillon, le 5 avril, au matin, il est enveloppé avec quelques autres gardes nationaux et fait prisonnier. Après sept mois de prison préventive à Brest, il est traduit, le 15 novembre, devant le 7^e conseil de guerre, siégeant à Saint-Germain, et condamné à la déportation simple.

Le monde savant s'émut de cette condamnation, et des démarches furent tentées auprès de M. Thiers pour en adoucir l'effet. Les savants et les hommes politiques les plus considérables de l'Angleterre, notamment, adressèrent une pétition au chef du gouvernement français, dans laquelle nous relevons le passage suivant :

« Nous osons penser que la vie d'un homme tel que M. Elisée Reclus, dont les services rendus à la cause de la littérature et de la science, services reconnus par un nombreux public, ne nous semble qu'une promesse, pour ainsi dire, d'autres services plus grands encore, que la maturité vigoureuse de son esprit rendra dans l'avenir à cette même cause ; nous osons penser que cette vie appartient non seulement au pays qui la vit naître, mais au monde entier, et qu'en réduisant ainsi au silence un tel homme ou en l'envoyant languir loin des centres de civilisation, la France ne ferait que se mutiler et qu'amoindrir son influence légitime sur le monde. »

Cet appel fut entendu, et le 4 janvier 1872, M. Thiers commua la peine de la déportation en celle du bannissement. Elisée Reclus quitta la France et alla habiter l'Italie.

Au mois de février 1874, sa jeune femme mourut.

On connaît depuis lors la vie active d'Elisée Reclus. Il se lança avec ardeur dans le mouvement anarchiste, apportant aux idées libertaires l'autorité de son grand nom et l'appui de sa haute valeur littéraire.

Lorsque Bakounine mourut, le 2 juillet 1876, c'est à Elisée Reclus que revint la direction morale du parti anarchiste. Le congrès de Fribourg se réunit et acclama un mémoire de Reclus concluant à « l'expropriation violente de la propriété et à la désorganisation de l'Etat ». Avec Kropotkine et Jean Grave, il fonda le *Révolté* qui devint plus tard la *Révolution*.

Elisée Reclus ne se contenta pas seulement d'émettre des idées que les ignorants appellent subversives, il les met en pratique quand il en a l'occasion ; c'est ainsi que sans souci des préjugés et des conventions, il a marié ses filles en dehors de la sanction légale de l'état-civil et de l'intervention religieuse, et cet acte, courageuse affirmation de ses opinions, souleva dans la presse des polémiques retentissantes et lui valut des attaques de certains pontifes sacro-saints du socialisme opportuniste.

C'est dans des brochures de propagande, simplement mais lumineusement écrites, que l'on se rend compte des théories de Reclus. Dans *Evolution et Révolution*, un petit chef-d'œuvre de logique, il défi-

nit magistralement les deux termes scientifiques. " L'évolution, dit-il, embrasse l'ensemble des choses humaines et la révolution doit l'embrasser aussi, bien qu'il n'y ait pas toujours un parallélisme évident dans les événements partiels dont se compose l'ensemble du mouvement. Tous les progrès sont solidaires, et nous les désirons tous dans la mesure de nos connaissances et de notre force : progrès sociaux et politiques, moraux et matériels, de science, d'art ou d'industrie. Evolutionnistes en toutes choses, nous sommes également révolutionnaires en tout, sachant que l'histoire même n'est que la série des accomplissements, succédant à celle des préparations. La grande évolution intellectuelle qui émancipe les esprits doit aussi émanciper en fait les individus dans tous les rapports avec les autres individus.

" On peut dire ainsi que l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures.

Répondant à ceux qui prétendent, sans la connaître, que l'anarchie est la théorie de la destruction et le triomphe de l'ignorance, Elisée Reclus expose comme suit son objectif révolutionnaire : " Tous, amis et ennemis, savent qu'il ne s'agit plus de petites révolutions partielles, mais bien d'une révolution générale. C'est dans l'ensemble de la société, dans toutes ses manifestations que se prépare le changement. Les conservateurs ne se sont point trompés quand ils ont donné aux révolutionnaires le nom général " d'ennemis de la religion, de la famille et de la propriété; " ils auraient pu nous dire aussi les ennemis de la patrie politique. Oui, les anarchistes repoussent l'autorité du dogme et l'intervention du surnaturel dans la nature, et, en ce sens, quelle ferveur qu'ils apportent dans la lutte pour leur idéal de fraternité et de solidarité, ils sont ennemis de la religion. Oui, ils veulent la suppression du trafic matrimonial, ils veulent les unions libres, ne reposant que sur l'affection mutuelle, le respect de soi et la dignité d'autrui, et, en ce sens, si aimants et si dévoués qu'ils soient pour ceux dont la vie est associée à la leur, il sont bien les ennemis de la famille. Oui, ils veulent supprimer l'accaparement de la terre et de ses produits pour les rendre à tous, et, en ce sens, si heureux qu'ils soient d'assurer à tous la jouissance des fruits du sol, ils sont les ennemis de la propriété. Enfin, si profond que soit leur sentiment de solidarité pour ceux qui les entourent, si vif que soit leur désir de voir leur village et leur pays heureux, si douce à leurs oreilles que soit la langue maternelle, ils ne haïssent point l'étranger, ils voient un frère en lui, et revendiquent pour lui comme pour eux la même justice, la même liberté, et, en ce sens, ils sont ennemis de la patrie. "

Et voilà l'homme que la presse réactionnaire et bourgeoise a voulu faire passer pour un malfaiteur, alors que guidé par les plus nobles mobiles, il revendique le droit en ce siècle d'examen, d'examiner les opinions philosophiques, politiques ou religieuses de la société et d'exprimer son rêve d'une société meilleure.

Et malgré toutes les calomnies et les persécutions, malgré les gibets et les piloris, malgré tous les réquisitoires et toutes les condamnations, l'idée libertaire fait son chemin, recueillant les sympathies de ceux qui ont soif de justice et l'amour de l'humanité.

* * *

Il y a deux ans, Elisée Reclus fut chargé de donner un cours à l'Université libre de Bruxelles.

Cette institution s'honorait en prenant dans son personnel enseignant, une des gloires les plus pures de la science moderne. A la même époque survint, à Paris, cette période de propagande par le fait qui jeta l'épouvante parmi la classe possédante. Le Conseil académique de l'Université de Bruxelles, composé de la fine fleur du doctrinarisme s'émut, et, sur la proposition de M. Graux, remit à une date indéterminée, l'ouverture du cours de M. E. Reclus.

On connaît les incidents de cette période; la protestation des étudiants et la fondation de l'Université Nouvelle.

Elisée Reclus vint habiter Bruxelles et apporta à la nouvelle œuvre universitaire l'appui de ses connaissances et de son grand talent.

Elisée Reclus habite une maison modeste, sise dans une rue nouvelle, située près des étangs d'Ixelles, la rue du Lac. Là, pas de luxe, c'est la maison du sage; pas de difficultés pour arriver auprès du maître, une vieille bonne vous indique le cabinet de travail du second étage, et, dans une chambre modeste, dont les murs sont couverts de rayons de bois blanc chargés de livres, vous accueillez avec son bon sourire, une des plus grandes intelligences du siècle.

Fluet et petit de stature, Elisée Reclus surgit dans la foule des gens à préjugés comme le diable d'une boîte à surprise, effroi des petits enfants.

— Est-il possible, dit-on, qu'un tel savant veuille tout révolutionner, qu'il croit possible d'instaurer un ordre social où il n'y aurait plus de maîtres ni chefs, et dans lequel la misère serait bannie!

— Parfaitement, répond le géographe.

— C'est insensé, répliquent les gens aux idées reçues, aux habitudes prises.

Mais le père de l'anarchie défend son opinion, déclare mauvaises les habitudes prises et archi-mauvaises les idées reçues.

Et si vous l'écoutez expliquer ses théories, ses vifs yeux gris s'éclairent de si loyale franchise, il y a dans sa voix, sonnante claire, profonde, tant de sincérité, tant de conviction, qu'il est impossible de ne pas se sentir attirer vers son idéal.

Ce caractère, admirablement doué, est simpliste de sa nature et rebelle aux théories compliquées de maints de ses amis en sociologie. Il synthétise dans ses études sociales les sociétés humaines, comme il a vu les continents dans les grandes lignes harmoniques.

Jaloux de conserver intact le programme anarchiste, il ne se prête à aucune demi-réforme ou demi-mesure qui amèneraient des concessions ou des compromissions avec les gouvernants. Nerveux, actif, tout d'un jet dans sa petite carrure, il reste de même dans ses idées intégrales et intransigeantes.

L'homme est naturellement bon, sans appareil, sans forfanterie : selon lui, du reste, les hommes seraient généralement portés vers le bien, si l'autorité ne provoquait en tout et partout l'antagonisme, les rivalités, les haines et les misères. Elisée Reclus est l'homme de la nature, qui vit, qui aime la terre belle, féconde et bonne pour celui qui la possède. Un jour, elle appartiendra à tous, et, en attendant, il n'y a pas de joie plus réelle pour lui que de chercher constamment à la mieux connaître.

CH. D.

Les HOMMES DU JOUR

REVUE BIOGRAPHIQUE HEBDOMADAIRE

DIRECTION
 Charles DELFOSSE
 38, rue des Chartreux, 38
 BRUXELLES

ABONNEMENT
 La Série de 50 numéros . . . 5 francs.
 Les abonnements doivent se prendre au bureau
 du journal.

ADMINISTRATION
 Édouard MAHEU, Aîné
 38, rue des Chartreux, 38
 BRUXELLES



Jules LEKEU

Louis DE BROUCKERE

Conseiller communal à Schaerbeek

Conseiller communal à Bruxelles

CONDAMNÉS POLITIQUES

Louis DE BROUCKERE

Conseiller communal à Bruxelles

Jules LEKEU

Conseiller communal à Schaerbeek

CONDAMNÉS POLITIQUES

Le parti socialiste publie chaque année, à l'époque du tirage au sort, un journal antimilitariste intitulé *le Conscrit*. Cette année ce journal insérait des articles de MM L. De Brouckere, conseiller communal de Bruxelles, et J. Lekeu, rédacteur au *Peuple* et conseiller communal à Schaerbeek, articles considérés par le parquet comme attaquant les lois et provoquant à la désobéissance aux lois.

M. De Brouckere, commentant la parole du décalogue : " Tu ne tueras pas, „ rappelait aux miliciens leur origine plébéenne et leur recommandait de ne pas oublier la doctrine chrétienne quand ils se trouveront en face de poitrines humaines.

M. Jules Lekeu, dans une courte nouvelle, mettait en scène un sous-officier bretteur, rentrant dans sa famille après avoir pris part à une répression ou le sang ouvrier a coulé, et chassé par son père qui lui crie d'une voix de malédiction ; Dehors assassin !

Le procès du *Conscrit* a eu un grand retentissement dans le pays, autant par la personnalité des accusés que par la grande valeur des défenseurs, M^{es} Picard et Vandervelde. Ce procès a démontré l'énergie et la ténacité du Parti ouvrier à réclamer l'abolition de la conscription et sa résolution innébranlable de combattre à outrance le militarisme, malgré les condamnations qui frapperont les écrivains socialistes. Le procès du *Conscrit* aura une influence considérable en Belgique, c'est pourquoi, à côté de courtes notes biographiques sur les condamnés d'hier, nous nous étendrons sur les débats qui ont donné lieu à d'éloquents plaidoiries et à d'énergiques déclarations.

* * *

Louis DE BROUCKERE

M. Louis De Brouckere est né à Roulers, le 31 mars 1870. Il fut un brillant élève de l'Université de Bruxelles et un des principaux protestataires contre l'interdiction du cours d'Elisée Reclus. Il est professeur de mathématiques supérieures à la nouvelle Université.

L. De Brouckere a quitté l'Association libérale où il faisait partie de la Jeune Garde, pour entrer au

Parti Ouvrier dont il est devenu un des membres les plus influents. Candidat aux élections communales de Bruxelles l'année dernière, il a été élu par plus de 7,600 voix. Au Conseil communal il a déjà pris plusieurs fois la parole et s'occupe spécialement des questions de finances et d'instruction publique.

Le 5 avril dernier, il a présidé avec une grande autorité le XIII^e congrès socialiste qui s'est tenu à Charleroi. Louis De Brouckere est très aimé dans le Parti Ouvrier, et quoique très jeune, il a su conquérir de nombreuses sympathies, méritées par son grand cœur et la fermeté de ses convictions.

* * *

Jules LEKEU

Jules Lekeu est né à Dison le 15 juin 1862. De bonne heure il s'occupa de littérature et publia quelques brochures en vers. A dix-huit ans, il fonda la Jeune Garde du canton de Dison dont il fut le premier président. Il prit une large part aux travaux du *Caveau Verviétois* et participa à plusieurs concours organisés par ce cercle littéraire. En 1887, il remporta la médaille d'or. Jules Lekeu a collaboré à une foule de journaux et de revues politiques et littéraires, notamment à la *Chronique*, au *Journal de Charleroi*, à l'*Etoile socialiste*, etc., etc.

A vingt ans, il fut nommé professeur à l'Athénée royal de Chimay où il a fait toute sa carrière professorale. Malgré sa situation officielle, Lekeu fit une active propagande pour les idées démocratiques et en 1894 les socialistes de l'arrondissement de Thuin lui offraient une candidature législative en compagnie de Delporte et de Berloz, aujourd'hui député. Il obtint 10,500 suffrages. Après cette campagne électorale, Jules Lekeu fut révoqué de ses fonctions et entra comme rédacteur au *Peuple*.

M. Anspach-Puissant, député de Thuin, ayant donné sa démission, Lekeu fut de nouveau candidat en compétition avec M. Bailly, cléricale. Au second tour de scrutin, ce dernier fut élu, le 19 mai 1895, par 22,210 voix contre 22,185 à Jules Lekeu.

Aux élections de novembre 1895, Lekeu a été élu conseiller communal de Schaerbeek.

* * *

LE PROCÈS DU *CONSCRIT*

Le procès du *Conscrit* eut lieu le 23 mars 1896, M. Faider présidait; M. Raymond Janssens occupait le siège du ministère public.

Au banc de la défense, M^{es} Picard, Vandervelde, Furnémont et Vinck. Nous ne croyons mieux faire qu'en donnant un compte-rendu des déclarations des deux accusés, qui expliquera mieux que tout commentaire, quelles sont les opinions et les doctrines des deux hommes que nous portaiturons aujourd'hui.

INTERROGATOIRE DE J. LEKEU

D. Vous êtes l'auteur des articles poursuivis? — R. Oui, j'étais chargé d'une chronique littéraire pour le *Conscrit* et je l'ai moi-même portée à l'atelier.

D. Expliquez-vous sur la portée de votre article intitulé : « Assassin ». — R. Voici mon intention : nous considérons que le Parti Ouvrier constitue la représentation de la classe ouvrière. Nous voulons que pendant les deux ou trois années que les jeunes gens passeront à la caserne, ils n'oublient pas qu'ils appartiennent à la classe ouvrière.

Plus particulièrement en ce qui concerne notre action antimilitariste, nous voulons surtout empêcher que les conflits internationaux aussi bien que les conflits des intérêts sociaux trouvent leur solution dans le sang.

Telle est la pensée de ceux que l'on représente comme des agitateurs et des fomenteurs de troubles et qui ne veulent, en somme, qu'exécuter la parole chrétienne : « Tu ne tueras pas. »

Quant à moi, j'ai essayé de donner une note plus ou moins littéraire.

Lekeu explique son article. Il est naturel que celui qui a tué un ouvrier soit repoussé par tout le monde. Nous voulons qu'on ne tue plus. C'est vrai. Si nous devons pour cela être condamné, soit. Mais c'est notre morale à nous, la morale socialiste, la morale humaine!

INTERROGATOIRE DE DE BROUCKERE

D. Quel était votre but en écrivant l'article : *Tu ne tueras pas!* — R. Je pense que le titre répond à cette question. L'acte d'accusation a fort mal interprété notre but. Celui-ci est de faire pénétrer dans la caserne le socialisme, dont le programme comprend non seulement la suppression du remplacement, mais aussi des armées permanentes.

M. le Président. — Vous avez dit à l'instruction que votre article pouvait se résumer dans cette phrase : « Quand l'officier te commandera de faire feu, écoute ta conscience, qui te dira : « Tu ne tueras pas! »

De Brouckere. — Parfaitement, Monsieur le président!

Dans l'article même, le conseil n'est pas donné. Je laisse le soldat en face de sa conscience quand il doit tirer. Je vous dis ma pensée personnelle : si un homme me disait que plutôt que de tirer sur le peuple, il a tiré en l'air, je lui dirais : « Tu as fait ton devoir! »

Si un autre soldat me disait : « Je n'ai même pas voulu user de l'hypocrisie de tirer en l'air et j'ai refusé de tirer, » je dirais : « Tu as fait tout ton devoir. » (Sensation.)

M. Raymond Janssens. substitut. prononce ensuite un réquisitoire tendant à démontrer que les accusés ont voulu miner l'armée et l'empêcher de faire son devoir, et réclame du jury un verdict de culpabilité.

M^e Vandervelde, député, prend la parole et prononce une admirable harangue, dont voici quelques passages :

« Tu ne tueras pas!

Ce mot, vous autres chrétiens, vous avez dû l'apprendre enfants au catéchisme. Toutes les philosophies, toutes les religions convergent vers une même idée : « Tu ne tueras pas. » Ce que l'on dit depuis 6,000 ans, on n'a plus le droit de le dire.

Est-ce que Dieu, s'adressant à Moïse, a dit : « Tu ne tueras pas... sauf quand tu seras à la caserne? » Il y a des cas où on a le droit de tuer : en cas de légitime défense. Quand quelqu'un veut attenter à votre vie, vous avez le droit de vous défendre.

Quand l'ennemi passe la frontière, on a le droit de le repousser. Si un tyran veut attenter à votre liberté, vous avez le droit de prendre les armes contre lui! (Mouvement.)

Cela nous l'admettons.

Mais alors, nous vous disons : Vous trouvez cet ordre social juste? Vous êtes d'avis que la propriété doit être défendue? Eh bien! alors, défendez-la, allez à l'armée

Que fait-on aujourd'hui? Aux hommes qui trouvent l'ordre social injuste, on dit : Vous irez à la caserne, vous défendrez ce mauvais ordre social!

Nous disons aux ouvriers d'obéir, mais de ne jamais oublier qu'ils sont socialistes, qu'ils tiennent par toutes les fibres au cœur de la classe ouvrière et qu'aux jours d'émeute leur conscience doit parler. Ce jour-là, il faut écouter votre conscience et lui obéir.

Les uns diront : Non, je ne tuerais pas, et ils ne tireraient pas. D'autres au moment de tirer sur leurs camarades, sentiront se lever leurs fusils et tireront en l'air

C'est notre pensée et vous n'avez pas le droit de dire. Monsieur l'avocat général, qu'elle est autre. Je jure que c'est notre pensée à tous, je jure que même si vous braquiez un revolver sur ma tête, moi je ne tirerais pas sur des gens qui ont peut-être eu tort de se révolter, mais qui croient que la justice peut sortir des révoltes. Je jure que je ne tuerais pas » (Mouvement prolongé.)

Tantôt, en sortant de cette salle, De Brouckere m'a dit ces paroles frappantes : il y a quelque chose qui m'indigne, c'est que l'avocat-général puisse abuser de sa situation pour m'injurier et me traiter d'hypocrite. Et je lui répondis par ce passage de l'Evangile :

« Heureux ceux qui sont persécutés par la justice : vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures; réjouissez-vous, car le royaume du Ciel vous appartient. »

Ce n'est pas le royaume des cieus que nous lui apportons; c'est l'amour et la tendresse de leurs camarades du Parti ouvrier.

Nous serions presque heureux de ce procès, si notre pensée ne se reportait vers celles qui attendent votre verdict.

Je m'arrête, car ceux qui sont devant vous m'arrêteraient. Ils attendent la justice.

Quel que soit le verdict que vous allez rendre, qu'il soit de nature à vous honorer ou à vous donner des remords, il nous rapprochera de l'Idéal que jamais vous ne pourrez écraser. (Long mouvement.)

M. Edmond Picard, à son tour, tâche de démontrer qu'il n'y a pas de provocations dans les articles poursuivis et adjure les jurés de rendre un verdict d'acquiescement.

LA DÉCLARATION DE LEKEU

Après les plaidoiries, Jules Lekeu fait une déclaration que nous reproduisons en partie :

« Messieurs, nous demandons que justice soit faite des poursuites dont la propagande antimilitariste est l'objet; elles sont injustifiables et elles ne peuvent s'expliquer que par l'équivoque sur laquelle elles reposent.

Le parquet témérairement soutient que nous tendons à l'émeute et il prétend que nous travaillons à nous assurer la complicité de l'armée qui refuserait de tirer sur nous, le jour où nous descendrions à la rue.

C'est là dénaturer et ravalier la portée du mouvement socialiste.

La vérité, Jaurès la proclamait samedi dernier encore devant la Chambre française et Vandervelde l'a nettement affirmée au parlement belge, c'est que nous ne sommes pas des émeutiers mais des révolutionnaires, et que nous n'avons garde de commettre cette faute de compromettre la révolution par l'émeute.

Nous ne pourrions songer à recourir à l'émeute que le jour où le gouvernement se mettrait en état d'insurrection contre la souveraineté populaire; ce serait le cas de la légitime défense prolétarienne. Mais personne n'a le droit d'agiter ici de pareilles éventualités.

La révolution, au contraire, nous voulons la faire dans les esprits, dans les cœurs, dans les mœurs, dans les lois, non par l'appel à la violence, mais par la pénétration des idées et l'organisation des intérêts.

Un coup de force serait impuissant à dénouer la crise sociale, et c'est pourquoi nous ne poursuivons pas la victoire brutale, mais l'évolution morale et économique.

Toute notre doctrine repose sur le respect, la sainteté de la vie humaine.

Contre tout ce qui la menace ou la compromet, nous luttons.

Nous combattons le militarisme au même titre que le paupérisme dont il est, au reste, cause et effet.

Nous qui demandons que tous les enfants soient biens nourris et bien instruits, que la femme soit émancipée et respectée, que tous les hommes soient laborieux, libres et égaux et qu'il soit réservé une belle fin d'existence aux vieillards qui ont droit au repos dans la vénération, nous avons pour devoir de proclamer aussi « que les hommes sont frères et ne peuvent plus s'entretenir. »

« La société qui condamne le meurtre individuel ne peut continuer à glorifier le meurtre collectif. »

Cette phrase lapidaire qui se trouve inscrite au bas de la gravure du *Conscrit*, précise heureusement la pensée-mère qui a inspiré tous les articles de notre organe antimilitariste.

Lisez-les, messieurs, ces articles et dans ceux qui sont incriminés comme dans ceux qui ne sont pas poursuivis, vous ne trouverez rien d'autre que la paraphrase du commandement chrétien : « Homicide point ne seras. »

Nulle part, il n'est dit au soldat : « Si on te commande le feu, ne tire pas. »

Il n'est pas possible de trouver dans ce que nous avons écrit, une provocation directe à la désobéissance parce que cette provocation directe à la désobéissance n'est pas dans notre pensée.

Nous savons que le soldat qui refuse de tirer au commandement peut être frappé à mort, d'un coup de revolver, par un de ses officiers.

Se faire tuer plutôt que de tuer, c'est de l'héroïsme ; or, Vandervelde, dans le premier article du *Conscrit* l'écrit expressément : « On ne conseille pas l'héroïsme. »

Nous ne nous reconnaissons donc pas le droit de dire : « Ne tire pas ! », mais nous considérons comme un devoir, au moment suprême, quand une voix crie au soldat : « Tue ! » de venir et de dire : « Réfléchis, médite, scrute ta conscience ! »

Toute tuerie est un acte de barbarie. Celui qui, au moment où le sang va couler, intervient pour que le sang ne coule pas, fait bien.

Telle est la véritable signification morale du numéro du *Conscrit*, analysé dans son ensemble, et j'en revendique délibérément toute la responsabilité.

L'ARTICLE DE LEKEU

Quand à l'article intitulé *Prostitués* et pour lequel il est également poursuivi, Lekeu s'exprime comme suit :

En ce qui concerne les *Prostitués*, je proteste contre l'imputation d'injure à l'armée.

Pourquoi jeter l'insulte à l'armée, alors qu'elle est exclusivement recrutée dans la classe ouvrière dont on embrigade arbitrairement les fils ?

Les soldats sont des ouvriers d'hier et des ouvriers de demain ; nous leur gardons leur place dans nos cœurs et dans nos rangs.

Je n'ai donc pas, comme le veut la loi pénale, injurié un corps constitué : l'Armée ; mais j'ai dénoncé, dans un parallèle que je maintiens, le caractère odieux de ce mode de recrutement qu'on appelle le remplacement.

J'ai l'indiscutable droit de travailler à faire reviser une des pires dispositions de la loi militaire.

Où trouve-t-on l'injure dans mon parallèle ?

N'est-il pas vrai que les embaucheurs de remplaçants vous répugnent autant que les débauchées de filles ?

N'est-il pas vrai que, de part et d'autre, il y a là un brocantage honteux ?

La fille prostituée l'amour, le plus sacré des sentiments humains ; le gars prostitué le patriotisme, le plus respectable des sentiments sociaux, j'entends non le patriotisme étroit et égoïste, fermé par des frontières et hérissé de remparts, mais le patriotisme large ouvert à tous les hommes, qui nous fait fraternels envers ceux dont nous partageons le ciel, la terre, les épreuves, les joies, toute la vie.

Et notez que nous ne marquons le front de la courtisane ni celui du mercenaire du sceau indélébile d'infamie.

Leur avilissement a droit à notre pitié et non à notre mépris.

Ce sont des irresponsables, des victimes de l'ordre social ou de l'hérédité familiale.

Est-ce leur faute si les uns et les autres en sont tombés à se vendre ? Dans une société meilleure, l'une serait devenue une honnête ouvrière, l'autre, un vaillant artisan. Plaignons-les, relevons-les, ne les méprisons ni ne les injurons.

DÉCLARATION DE DÉ BROUCKÈRE.

Au début de l'audience, M. le président a rappelé au jury que la loi lui fait un devoir de juger sans haine et sans crainte. MM. les jurés en ont prêté le serment solennel. En nous représentant inexactement comme les fauteurs de troubles, comme des destructeurs de toute organisation, en rappelant constamment et avec insistance à nos juges leurs privilèges menacés, en insistant sur l'opposition de nos idées et des leurs, M. l'avocat-général n'a-t-il pas craint d'exciter contre nous leur haine et leur crainte et de les inciter à une œuvre de vengeance au lieu de les exhorter à une œuvre de justice ?

Je ne le suivrai pas sur ce terrain. Appelé à mon tour à prendre la parole, je parlerai en honnête homme, en vrai socialiste. Et sans haine et sans crainte.

Sans haine. Il est pénible, lorsqu'on a donné à une cause toute son âme, lorsqu'on a mis dans une propagande tout ce que l'on a d'enthousiasme et de foi, de voir deux heures durant un magistrat dénaturer les mobiles qui vous ont fait agir, diminuer vos pensées et avilir vos actes. Je répondrai sans haine cependant, car pour nous socialistes, qui comprenons que le milieu et les circonstances déterminent les actes, et non pas la libre volonté, la haine ne va qu'aux institutions mauvaises, et non pas aux hommes qui en souffrent. Nous excusons ceux qui sont victimes de déformations professionnelles...

M. l'avocat-général. — Ah ! je vous remercie.

de Brouckère. — ... et nous n'avons qu'indulgence pour ceux dont la conscience s'atrophie dans un milieu défavorable.

Je parlerai sans haine, et aussi sans crainte. Tout à l'heure M. l'avocat-général a mis en doute la sincérité de nos déclarations. Il nous connaît bien mal s'il pense que la perspective d'une condamnation nous pousse à atténuer en rien notre pensée. L'idéal socialiste que nous défendons, nous apparaît si grand, nous possède tout entier à ce point que nous considérerions comme un crime d'en renier un iota.

Et si je proteste contre cette affirmation de l'avocat-général que nous sommes des partisans du désordre, c'est non par crainte, mais par respect de la vérité, et parce que je n'ai pas le droit de laisser sans protestation dénaturer ma pensée.

Nous croyons, au contraire, à un ordre plus vrai que celui qu'il défend. M. l'avocat-général, quand il voit des baïonnettes dans les rues, mais quand la misère est au foyer de l'ouvrier, la haine et la révolte dans les cœurs, croit que l'ordre règne. Nous disons, au contraire, que le désordre est à son comble. Aussi longtemps qu'une classe pourra défendre ses privilèges en s'appuyant sur la force brutale, aussi longtemps qu'avec l'ordre capitaliste actuel, l'opposition des classes subsistera, l'ordre véritable ne sera pas possible. Voilà pourquoi nous voulons détruire la force armée aux mains de la bourgeoisie, laisser les classes désormais en présence l'une de l'autre, contraintes à réaliser la justice.

Messieurs les jurés, comme mon ami Vandervelde vous le montrait tout à l'heure dans un langage si élevé auquel il me serait impossible de rien ajouter, l'opinion que j'ai émise, le « tu ne tueras pas » qui résume mon article, n'est pas une opinion de hasard émise au cours d'une polémique de circonstance, c'est une opinion profondément gravée au fond de nos consciences, qui s'y mêle et s'y confond avec nos opinions socialistes. Chaque point de notre programme, chacune de nos résolutions, chacun de nos actes en est un commentaire, toute notre propagande le proclame.

Cette idée nous la proclamons partout, nous l'affirmons en toute circonstance, sans jamais rencontrer de contradiction, sans que jamais à nos arguments on oppose d'arguments.

Messieurs les jurés y réfléchirez ; ce serait un argument terrible contre la société actuelle si dans cette circonstance vous n'aviez que la prison pour seule et pour dernière raison.

Ce serait de plus profondément inutile. Quelle que soit l'opinion que vous ayez de nous, vous devez bien vous dire que vous avez devant vous des hommes qui ont mûrement réfléchi avant d'agir, qui croient accomplir un devoir, qui suivent ce qu'ils considèrent comme la voie droite dont pour rien au monde ils ne se départiront.

LE VERDICT.

A 4 h. 10 le jury se retire dans la salle des délibérations.

Après vingt minutes de délibération, le jury revient avec le verdict suivant :

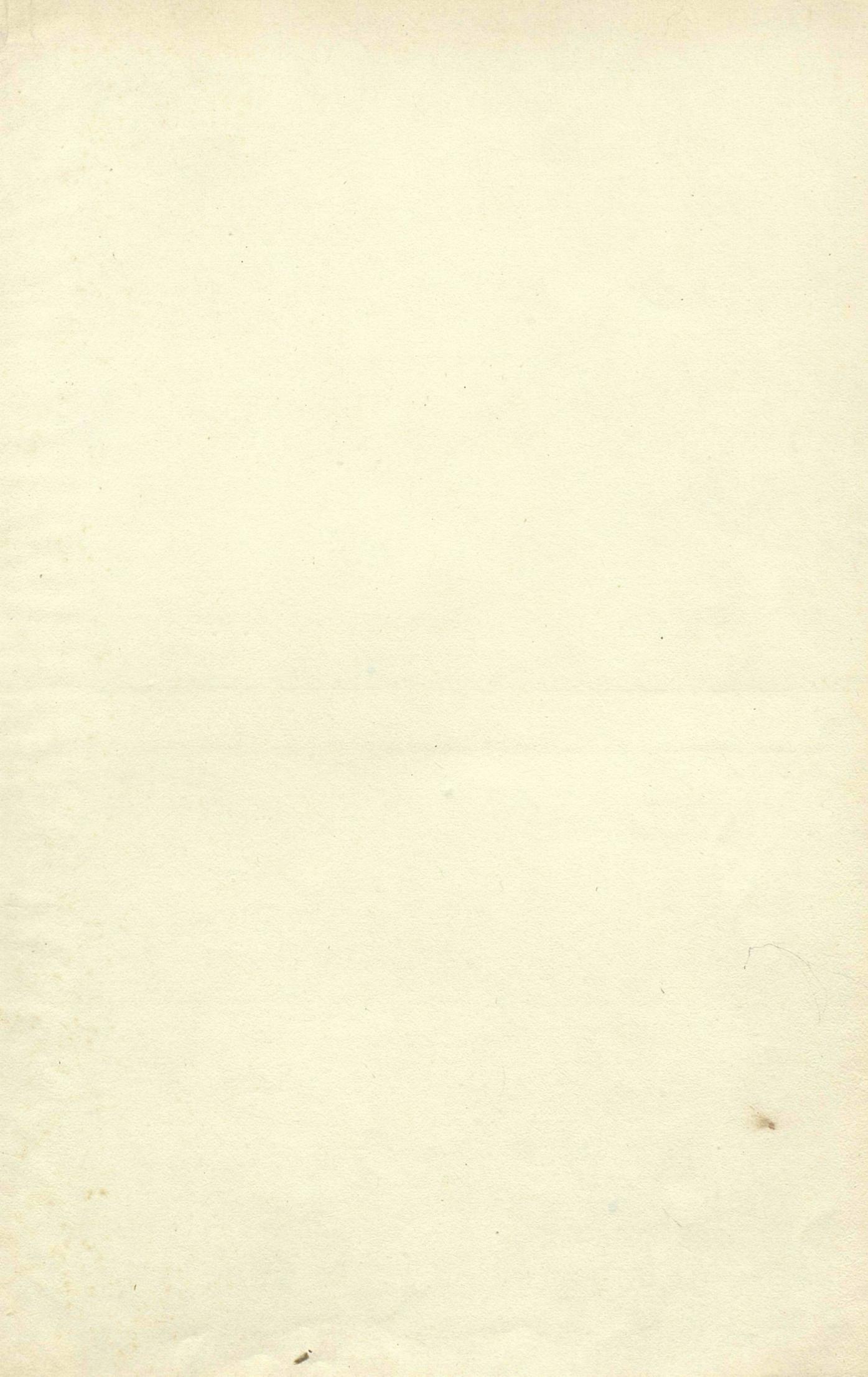
Sur la première question (article Lekeu : « Assassin ») oui.

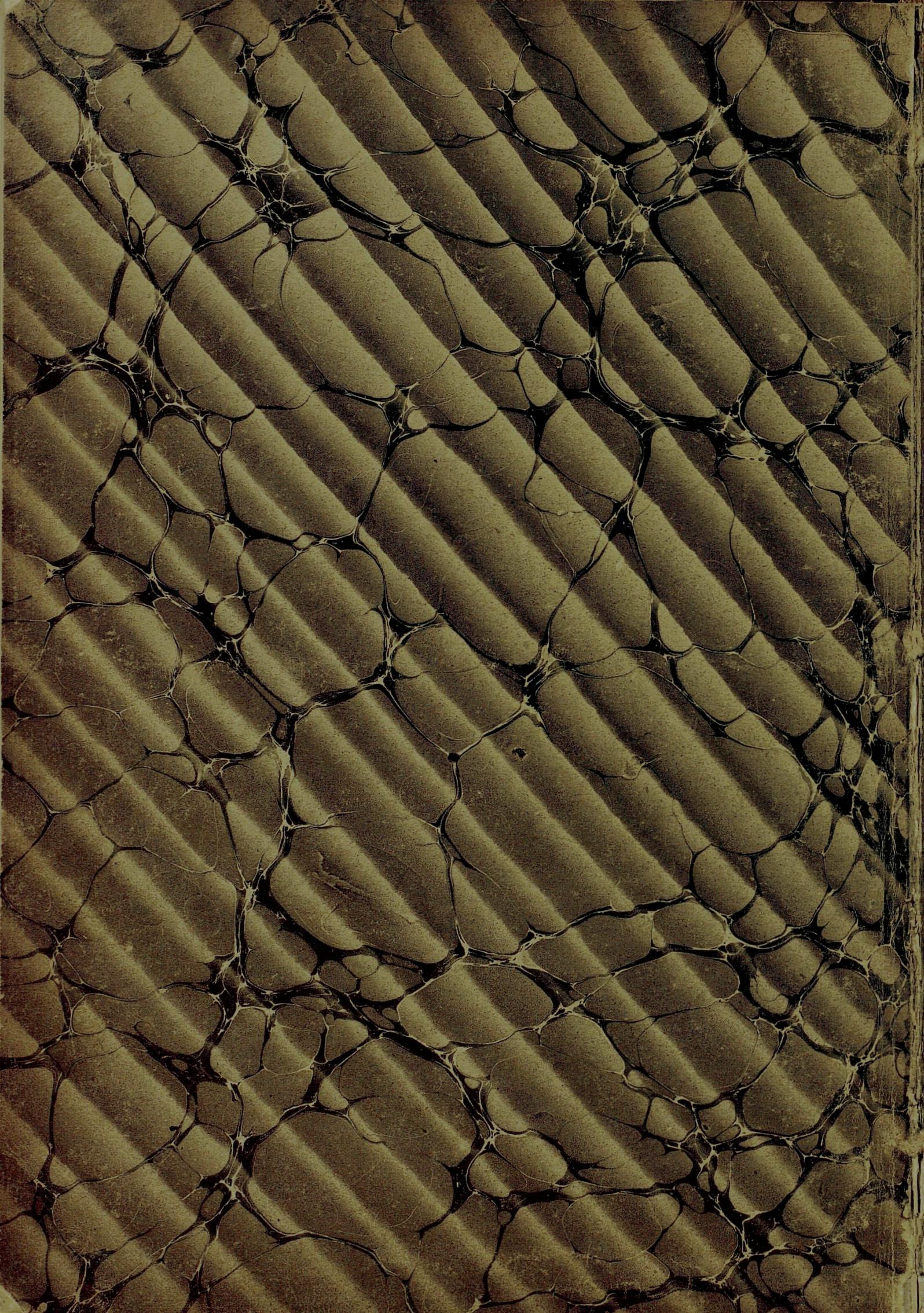
Sur la deuxième question (article De Brouckère) : oui.

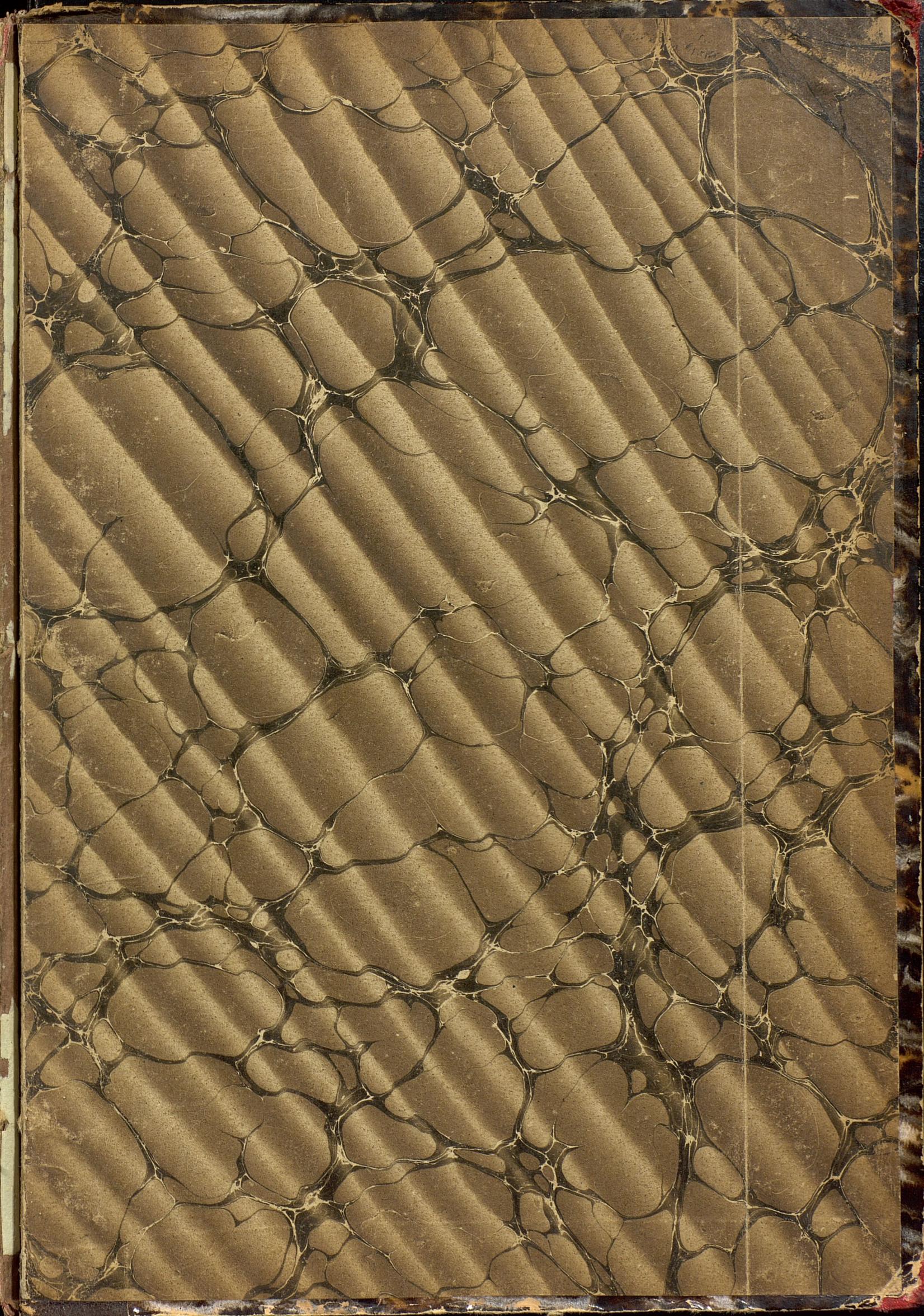
Sur la troisième question (article Lekeu : « Prostitués ») : non, (Murmures).

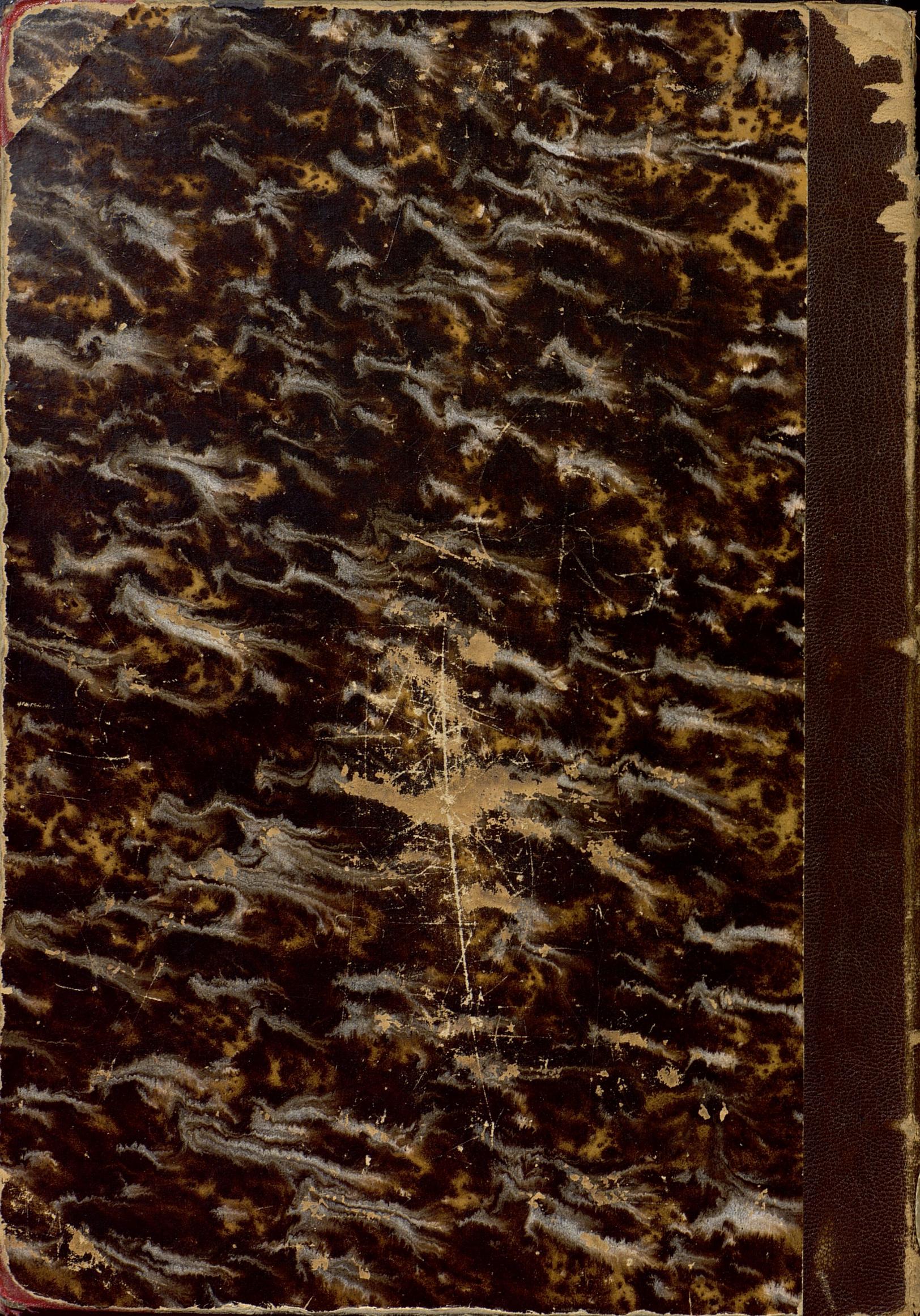
CONDAMNATION.

En conséquence, la Cour condamne Lekeu à 6 mois de prison et De Brouckère à 6 mois de prison.









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.